

77 a
LITTÉRATURE SCOLAIRE

N^o. 1.

F E N E L O N .

AVENTURES DE TÉLÉMAQUE

(MORCEAUX CHOISIS)

avec notes sur l'histoire, la mythologie et la géographie
comparée. — Vocabulaire français-polonais

par M. STANOWSKA.

Il racontait si bien les choses passées
qu'on croyait les voir, et jamais ses his-
toires ne m'ont lassé. Télémaque, liv. II.

WARSZAWA

NARŁADEM WŁASNYM.

Skład główny w Polskiej Składnicy Pomocy Szkolnych
Krakowskie-Przedm. 7.

1918

ERRATA.

<i>Str.</i>	<i>Wiersz</i>	<i>Wydrukowano</i>	<i>Winno być</i>
4	17 od góry	charchez	cherchez
5	6 „	segesse	sagesse
5	22 „	selence	silence
6	12 „	voyáit	voyait
—	13 od dołu	Télémanque	Télémaque
9	14 od góry	priède	prire
—	— „	Calipso	Calypso
11	23 „	boeffs	boefs
12	3 od dołu	najonrd'hui	aujourd'hui
13	7 od góry	vaisseaux	vaisseaux
22	4 od dołu	causervait	conservait
27	10 od góry	ééoutait	écoutait

LITTÉRATURE SCOLAIRE

N^o 1.

FÉNELON
Aventures de Télémaque

(MORCEAUX CHOISIS)

avec notes sur l'histoire, la mythologie et la géographie
comparée. — Vocabulaire français-polonais

par

M. STANOWSKA.

Dziak *M. Stanowska*

Znak *115*

№ Inw *1904*



Dziak *W*

Znak *1370*

№ Inw *1502*

Znak *1502*

WARSZAWA

NAKŁADEM WŁASNYM.

Skład główny w polskiej Składnicy Pomocy Szkolnych
Krakowskie-Przedm. 7.

1918

LITTÉRATURE SCOLAIRE
FÉNÉLON
Aventures de Télémaque



Fénel
Avent

1904



10016769



Dział 11
Znak 1370
№ inw. 1502

Dział 11
Znak 143
№ inw. 1904

Arrivée de Télémaque dans l'île de Calypso.

Calypso ¹⁾ ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse ²⁾. Dans sa douleur, elle se trouvait malheureuse d'être immortelle. Sa grotte ne résonnait plus de son chant; les nymphes ³⁾ qui la servaient n'osaient lui parler. Elle se promenait souvent seule sur les gazons fleuris dont un printemps éternel bordait son île: mais ces beaux lieux, loin de modérer sa douleur, ne faisaient que lui rappeler le triste souvenir d'Ulysse, qu'elle y avait vu tant de fois auprès d'elle. Souvent elle demeurait immobile sur le rivage de la mer, qu'elle arrosait de ses larmes, et elle était sans cesse tournée vers le côté où le vaisseau d'Ulysse, fendait les ondes, avait disparu à ses yeux.

Tout à coup, elle aperçut les débris d'un navire qui venait de faire naufrage, des bancs de rameur mis en pièces, des rames écartées çà et là sur le sable, un gouvernail, un mât, des cordages flottants sur la côte: puis elle découvre de loin deux hommes, dont l'un paraissait âgé; l'autre, quoique jeune, ressemblait à Ulysse, il avait sa douceur et sa fierté, avec sa taille et sa démarche majestueuse. La déesse comprit que c'était Télémaque, fils de ce héros; mais, quoique les dieux surpassent de loin en connaissance tous les hommes, elle ne put découvrir qui était cet homme vénérable dont Télémaque était accompagné. — C'est que les dieux supérieurs

¹⁾ Déesse, fille de l'Océan et de Thétys. Ulysse, après un naufrage, avait abordé dans son île, où elle le reçut et s'efforça vainement de le retenir en lui promettant l'immortalité. Cette île a été nommée par les anciens *Ogygie*. Quelques-uns pensent que c'est l'île de Malte dans la Méditerranée; d'autres disent qu'elle est tout imaginaire. — Quoi qu'il en soit, Ulysse et Calypso vivaient environ 1200 ans avant J. C.

²⁾ Père de Télémaque, roi de l'île d'Ithaque.

³⁾ Les Nymphes étaient des déesses d'un ordre inférieur, filles de l'Océan et de Thétys, qui avaient des noms différents selon qu'elles habitaient les montagnes, les bois ou les rivières.

cachent aux inférieurs tout ce qu'il leur plaît, et Minerve¹⁾ qui accompagnait Télémaque sous la figure de Mentor, ne voulait pas être connue de Calypso.

Cependant Calypso se réjouissait d'un naufrage qui mettait dans son île le fils d'Ulysse, si semblable à son père. Elle s'avance vers lui, et sans faire semblant de savoir qui il est : D'où vous vient, lui dit elle, cette témérité d'aborder en mon île? Sachez, jeune étranger, qu'on ne vient point impunément dans mon empire. Elle tâchait de couvrir sous ces paroles menaçantes la joie de son cœur, qui éclatait malgré elle sur son visage.

Télémaque lui répondit : O vous, qui que vous soyez, mortelle ou déesse, quoiqu'à vous voir on ne puisse vous prendre pour une divinité, seriez-vous insensible au malheur d'un fils qui, cherchant son père à la merci des flots, a vu briser son navire contre vos rochers? Quel est donc votre père que vous charchez? reprit la déesse. Il se nomme Ulysse, dit Télémaque. C'est un des rois qui ont, après un siège de dix ans, renversé la fameuse Troie²⁾. Son nom fut célébré dans toute la Grèce et dans toute l'Asie par sa valeur dans les combats, et plus encore par sa sagesse dans les conseils. Maintenant errant dans toute l'étendue des mers, il parcourt tous les écueils les plus terribles. Sa patrie semble fuir devant lui. Pénélope³⁾, sa femme, et moi, nous avons perdu l'espérance de le revoir. Je cours, avec les mêmes dangers que lui, pour apprendre où il est. Mais, que dis-je?

¹⁾ Déesse de la sagesse, de la guerre et des arts. Fille de Jupiter, qui la fit sortir de son cerveau, elle n'avait pas de mère; et sous cette allégorie on découvre la véritable sagesse dont Dieu seul est le principe.

²⁾ Capitale de l'ancienne Troade dans l'Asie-Mineure, fondée en 1546 avant J.-C., et dont il ne reste plus que quelques traces. Priam en était roi depuis soixante-cinq ans, lorsqu'elle fut brûlée par les Grecs après dix ans de siège, l'an 1184.

³⁾ Pénélope est citée par le plus grand nombre des auteurs comme le modèle des mères et des épouses chez les anciens. Les seigneurs de la cour d'Ulysse, voyant qu'il ne revenait pas après la guerre de Troie, pensèrent qu'il était mort et s'imaginèrent que quelqu'un d'entre eux pourrait épouser la reine. Celle-ci, qui ne désespérait pas de revoir son époux, se défit jusqu'à son retour de leurs prétentions importunes, en leur promettant de disposer de sa main quand elle aurait achevé une certaine tapisserie qu'elle défaisait chaque nuit après y avoir travaillé devant eux pendant le jour.

Peut-être qu'il est maintenant enseveli dans les profonds abîmes de la mer. Ayez pitié de nos malheurs; et si vous savez, ô déesse, ce que les destinées ont fait pour sauver ou pour perdre Ulysse, daignez en instruire son fils Télémaque.

Calypso, étonnée et attendrie de voir dans une si vive jeunesse tant de sagesse et d'éloquence, ne pouvait rassasier ses yeux en le regardant, et elle demeurait en silence. Enfin elle lui dit : Télémaque, nous vous apprendrons ce qui est arrivé à votre père, mais l'histoire en est longue. Il est temps de vous délasser de tous vos travaux. Venez dans ma demeure, où je vous recevrai comme mon fils; venez, vous serez ma consolation dans cette solitude, et je ferai votre bonheur, pourvu que vous sachiez en jouir.

Télémaque suivait la déesse, accompagnée d'une foule de jeunes nymphes, au-dessus desquelles elle s'élevait de toute la tête, comme un grand chêne dans une forêt élève ses branches épaisses au-dessus de tous les arbres qui l'environnent. Il admirait la riche pourpre de sa robe longue et flottante, ses cheveux noués par derrière négligemment, mais avec grâce; le feu qui sortait de ses yeux, et la douceur qui tempérerait cette vivacité. Mentor, les yeux baissés, gardant un silence modeste, suivait Télémaque.

La grotte de Calypso.

On arriva à la porte de la grotte de Calypso, où Télémaque fut surpris de voir, avec une apparence de simplicité rustique, des objets propres à charmer les yeux. Il est vrai qu'on n'y voyait ni or, ni argent, ni marbre, ni colonnes, ni tableaux, ni statues, mais cette grotte était taillée dans le roc en voûtes pleines de rocaillies et de coquilles; elle était tapissée d'une jeune vigne, qui étendait ses branches souples également de tous côtés. Les doux zéphirs conservaient en ce lieu, malgré les ardeurs du soleil, une délicieuse fraîcheur: des fontaines, coulant avec un doux murmure sur des prés semés d'amaranthes et de violettes, formaient en divers lieux des bains aussi purs et aussi clairs que le cristal; mille fleurs naissantes émaillaient les tapis verts dont la grotte était environnée. Là, on trouvait un bois de ces arbres touffus qui portent des pommes d'or, et dont la fleur, qui se renouvelle

dans toutes les saisons, répand le plus doux de tous les parfums. Ce bois semblait couronner ces belles prairies, et formait une nuit que les rayons du soleil ne pouvaient percer. Là, on n'entendait jamais que le chant des oiseaux, ou le bruit d'un ruisseau qui, se précipitant du haut d'un rocher, tombait à gros bouillons pleins d'écume, et s'enfuyait au travers de la prairie.

La grotte de la déesse était sur le penchant d'une colline. De là on découvrait la mer quelquefois claire et unie comme une glace, quelquefois follement irritée contre les rochers, où elle se brisait en gémissant, et élevant ses vagues comme des montagnes. D'un autre côté, on voyait une rivière où se formaient des îles bordées de tilleuls fleuris et de hauts peupliers, qui portaient leurs têtes superbes jusque dans les nues. Les divers canaux qui formaient ces îles semblaient se jouer dans la campagne. Les uns roulaient leurs eaux claires avec rapidité; d'autres avaient une eau paisible et dormante; d'autres, par de longs détours, revenaient sur leurs pas, comme pour remonter vers leur source, et semblaient ne pouvoir quitter ces bords enchantés. On apercevait de loin des collines et des montagnes qui se perdaient dans les nues, et dont la figure bizarre formait un horizon à souhait pour le plaisir des yeux. Les montagnes voisines étaient couvertes de pampres verts qui pendaient en feston. Le raisin, plus, éclatant que la pourpre, ne pouvait se cacher sous les feuilles, et la vigne était accablée sous son fruit. Le figuier, l'olivier, le grenadier et tous les autres arbres couvraient la campagne, et en faisaient un grand jardin.—

Calypso, ayant montré à Télémaque toutes ces beautés naturelles, lui dit: Reposez-vous, vos habits sont mouillés, il est temps que vous en changiez; ensuite nous nous reverrons, et je vous raconterai des histoires dont votre coeur sera touché. En même temps elle le fit entrer avec Mentor dans le lieu le plus secret et le plus reculé d'une grotte voisine de celle où la déesse demeurait. Les nymphes avaient eu soin d'allumer en ce lieu un grand feu de bois de cèdres, dont la bonne odeur se répandait de tous côtés, et elles y avaient laissé des habits pour les nouveaux hôtes.

Télémaque, voyant qu'on lui avait destiné une tunique d'une laine fine, dont la blancheur effaçait celle de la neige, et une robe de pourpre avec une broderie d'or, prit le plaisir

qui est naturel à un jeune homme en considérant cette magnificence.

Mentor lui dit d'un ton grave: Est-ce donc là, ô Télémaque, les pensées qui doivent occuper le coeur du fils d'Ulysse? Songez plutôt à soutenir la réputation de votre père, et à vaincre la fortune qui vous persécute. *Un jeune homme qui aime à se parer vainement comme une femme, est indigne de la sagesse et de la gloire. La gloire n'est due qu'à un coeur qui sait souffrir la peine et fouler aux pieds les plaisirs.*

Télémaque répondit en soupirant: Que les dieux me fassent périr, plutôt que de souffrir que la mollesse et la volupté s'emparent de mon coeur! Non, non, le fils d'Ulysse ne sera jamais vaincu par les charmes d'une vie lâche et efféminée: mais quelle faveur du ciel nous a fait trouver, après notre naufrage, cette déesse ou cette mortelle qui nous comble de biens?

Craignez, repartit Mentor, qu'elle ne vous accable de maux, craignez ses trompeuses douceurs plus que les écueils qui ont brisé votre navire. *Le naufrage et la mort sont moins funestes que les plaisirs qui attaquent la vertu. Gardez-vous bien de croire ce qu'elle vous racontera. La jeunesse est présomptueuse; elle se promet tout d'elle-même. Quoique fragile, elle croit pouvoir tout, et n'avoir jamais rien à craindre: elle se confie légèrement et sans précaution. Gardez vous d'écouter les paroles douces et flatteuses de Calypso, qui se glisseront comme un serpent sous les fleurs; craignez le poison caché; défiez vous de vous-même, et attendez toujours mes conseils.*

Ensuite ils retournèrent auprès de Calypso, qui les attendait. Les nymphes, avec leurs cheveux tressés et des habits blancs, servirent d'abord un repas simple, mais exquis pour le goût et pour la propreté. On n'y voyait aucune autre viande que celle des oiseaux qu'elles avaient pris dans des filets, ou des bêtes qu'elles avaient percées de leurs flèches à la chasse. Un vin plus doux que le nectar coulait des grands vases d'argent dans des tasses d'or couronnées de fleurs. On apporta dans des corbeilles tous les fruits que le printemps promet, et que l'automne répand sur la terre. En même temps quatre jeunes nymphes se mirent à chanter. D'abord elles

chantèrent le combat des dieux contre les géants¹⁾, puis la naissance de Bacchus et son éducation conduite par le vieux Silène²⁾, la course d'Atalante³⁾ et d'Hippomène, qui fut vainqueur par le moyen des pommes d'or venues du jardin des Hespérides⁴⁾ Enfin, la guerre de Troie fut aussi chantée: les combats d'Ulysse et sa sagesse furent élevés jusqu'aux cieux. La première des nymphes, qui s'appelait Leucothoé, joignit les accords de sa lyre aux douces voix de toutes les autres.

Quand Télémaque entendit le nom de son père, les larmes qui coulèrent le long de ses joues donnèrent un nouveau lustre à sa beauté. Mais comme Cypso aperçut qu'il ne pouvait manger, et qu'il était saisi de douleur, elle fit signe aux nymphes. Al' instant on chante le combat des Centaures⁵⁾ avec les Lipithes, et la descente d'Orphée⁶⁾ aux enfers pour en retirer Eurydice.

Quand le repas fut fini, la déesse prit Télémaque, et lui parla ainsi: Vous voyez, fils du grand Ulysse, avec quelle faveur je vous reçois. Je suis immortelle. Nul mortel ne peut entrer dans cette île sans être puni de sa témérité, et votre naufrage même ne vous garantirait pas de mon indignation, si d'ailleurs je ne vous aimais. Votre père a eu le même bonheur que vous; mais, hélas! il n'a pas su en profiter. Je l'ai gardé longtemps dans cette île: il n'a tenu

¹⁾ Fils de Titan, roi du ciel, dont Jupiter avait usurpé le trône. Ils voulurent y rétablir leur père: mais Jupiter les foudroya et les fit périr sous le poids des montagnes qu'ils avaient amoncelées pour escalader son empire.

²⁾ Silène était un vieux Satyre à qui fut confiée l'enfance de Bacchus, dieu du vin, et qui le suivit dans la conquête des Indes, monté sur un âne.

³⁾ Jeune princesse qui devait être mariée à celui qui la vaincrait à la course, exercice dans lequel elle excellait. Hippomène jeta dans la carrière des pommes d'or qu'Atalante s'amusa à ramasser pendant qu'il s'efforçait d'atteindre le but: il y arriva le premier, et l'épousa.

⁴⁾ On nommait ainsi trois filles d'Hesper, roi de cette contrée placée au couchant par rapport à la Grèce, et qui comprenait surtout l'Espagne et l'Italie. On ne sait précisément où était situé leur jardin, mis par quelques uns dans le royaume de Barca, en Afrique, entre l'Égypte et Tripoli.

⁵⁾ Monstres dont la partie supérieure du corps était de l'homme et le reste du cheval.

⁶⁾ Tout le monde sait les aventures d'Orphée descendu aux enfers pour reprendre sa femme Eurydice, et que sa curiosité en priva au moment où elle allait lui être rendue.

qu'à lui d'y vivre avec moi dans un état immortel; mais l'aveugle passion de retourner dans sa misérable patrie lui fit rejeter tous ces avantages. Vous voyez tout ce qu'il a perdu pour Ithaque¹⁾, qu'il n'a pu revoir. Il voulut me quitter, il partit, et je fus vengée par la tempête: son vaisseau, après avoir été le jouet des vents, fut enseveli dans les ondes. Profitez d'un si triste exemple. Après son naufrage, vous n'avez plus rien à espérer ni pour le revoir, ni pour régner jamais dans l'île d'Ithaque après lui. Consolez-vous de l'avoir perdu, puisque vous trouvez ici une divinité prête à vous rendre heureux, et un royaume qu'elle vous offre. —

La déesse ajouta à ces paroles de longs discours, pour montrer combien Ulysse avait été heureux auprès d'elle:

Télémaque raconta à la priède de Calipso son voyage en Sicile.

Triomphe de Mentor et de Télémaque.

Nous arrivâmes en Sicile; mais ce que nous cherchions n'était guère moins funeste que la flotte qui nous faisait fuir. Nous trouvâmes sur cette côte de Sicile d'autres Troyens ennemis des Grecs. C'était là que régnait le vieux Aceste, sorti de Troie A peine fûmes-nous arrivés sur ce rivage, que nous étions ou d'autres peuples de l'île, armés pour les surprendre, ou des étrangers qui venaient s'emparer de leurs terres. Ils brûlent notre vaisseau dans le premier emportement, ils égorgent tous nos compagnons; et ils ne réservent que Mentor et moi, pour nous présenter à Aceste, afin qu'il pût savoir de nous quels étaient nos desseins, et d'où nous venions. Nous entrons dans la ville les mains liées derrière le dos, et notre mort n'était retardée que pour nous faire servir de spectacle à un peuple cruel, quand on saurait que nous étions Grecs.

On nous présenta d'abord à Aceste, qui, tenant son sceptre d'or en main, jugeait les peuples, et se préparait à un

¹⁾ Petite île de la mer Ionienne ou Méditerranée, au nord-est, et près de Céphalonie. Elle avait peu d'étendue; le sol en était pierreux et fort inégal. Ithaque en était la capitale. Elle existe encore sous le nom de *Thiaki*, ou petite Céphalonie.

grand sacrifice. Il nous demanda d'un ton sévère quel était notre pays, et le sujet de notre voyage. Mentor se hâta de répondre, et lui dit : Nous venons des côtes de la grande Hespérie¹⁾, et notre patrie n'est pas loin de là. Ainsi il évita de dire que nous étions Grecs. Mais Aceste, sans l'écouter davantage, et nous prenant pour des étrangers qui cachaient leur dessein, ordonna qu'on nous envoyât dans une forêt voisine, où nous servirions en esclaves sous ceux qui gouvernaient ses troupeaux. Cette condition me parut plus dure que la mort; je m'écriai : O roi ! faites-nous mourir, plutôt que de nous traiter aussi indignement. Sachez que je suis Télémaque, fils du sage Ulysse, roi des Ithaciens. Je cherche mon père dans toutes les mers : si je ne puis le trouver, ni retourner dans ma patrie, ni éviter la servitude, ôtez-moi la vie que je ne saurais supporter.

A peine eus-je prononcé ces mots, que le peuple ému s'écria qu'il fallait faire périr le fils de ce cruel Ulysse, dont les artifices avaient renversé la ville de Troie. O fils d'Ulysse ! me dit Aceste, je ne puis refuser votre sang aux mânes de tant de Troyens que votre père a précipités sur les rivages du noir Cocyte²⁾. Vous et celui qui vous mène, vous périrez. — En même temps, un vieillard de la troupe proposa au roi de nous immoler sur le tombeau d'Anchise³⁾. Leur sang, disait-il, sera agréable à l'ombre de héros. Enée même, quand il saura un tel sacrifice, sera touché de voir combien vous aimez ce qu'il avait de plus cher au monde. — Tout le monde applaudit à cette proposition, et on ne songea plus qu'à nous immoler. Déjà on nous menait sur le tombeau d'Anchise : on u avait dressé deux autels, où le feu sacré était allumé. Le glaive qui devait nous percer était devant nos yeux ; on nous avait couronnés de fleurs, et nulle compassion ne pouvait garantir notre vie. C'était fait de nous, quand Mentor demanda tranquillement à parler au roi. Il lui dit :

O Aceste ! si le malheur du jeune Télémaque, qui n'a jamais porté les armes contre les Troyens, ne peut vous

¹⁾ Partie du monde ancien composée de l'Italie et de l'Espagne.

²⁾ Petite rivière d'Italie, non loin du lac Averno, dans la Campanie. Les poètes en ont fait l'un des cinq fleuves des enfers, et c'était, disait-on, dans une caverne voisine que se trouvait la porte par laquelle on descendait au royaume de Pluton.

³⁾ Aceste avait reçu Enée dans son nouveau royaume, et, Anchise y étant mort, il lui fit élever un tombeau magnifique.

toucher, du moins que votre propre intérêt vous touche. La science que j'ai acquise des présages de la volonté des dieux ma fait connaître qu'avant que trois jours soient écoulés, vous serez attaqué par des peuples barbares, qui viennent comme un torrent du haut des montagnes pour inonder votre ville et pour ravager tout votre pays. Hâtez-vous de les prévenir, mettez vos peuples sous les armes, et ne perdez pas un moment pour retirer au dedans de vos murailles les riches troupeaux que vous avez dans la campagne. Si ma prédiction est fautive, vous serez libre de nous immoler dans trois jours ; si, au contraire, elle est véritable, souvenez-vous qu'on ne doit pas ôter la vie à ceux de qui on la tient.

Aceste fut étonné de ces paroles que Mentor lui disait avec une assurance qu'il n'avait jamais trouvée en aucun homme. Je vois bien, répondit-il, ô étranger, que les dieux, qui vous ont si mal partagé pour tous les dons de la fortune, vous ont accordé *une sagesse qui est plus estimable que toutes les prospérités*. En même temps il retarda le sacrifice, et donna avec diligence les ordres nécessaires pour prévenir l'attaque dont Mentor l'avait menacé. On ne voyait de tous côtés que des femmes tremblantes, des vieillards courbés, de petits enfants, les larmes, aux yeux qui se retiraient dans la ville. Les boeufs mugissants et les brebis bêlantes venaient en foule, quittant les gras pâturages, et ne pouvant trouver assez d'étables pour être mis à couvert. C'étaient de toutes parts des cris confus de gens qui se poussaient les uns les autres, qui ne pouvaient s'entendre, qui prenaient dans ce trouble un inconnu pour leur ami, et qui couraient sans savoir où tendaient leurs pas. Mais les principaux de la ville, se croyant plus sages que les autres, s'imaginaient que Mentor était un imposteur, qui avait fait une fautive prédiction pour sauver sa vie.

Avant la fin du troisième jour, pendant qu'ils étaient pleins de ces pensées, on vit sur le penchant des montagnes voisines un tourbillon de poussière ; puis on aperçut une troupe innombrable de barbares armés : Ceux qui avaient méprisé la prédiction de Mentor perdirent leurs esclaves et leurs troupeaux. Le roi dit à Mentor : J'oublie que vous êtes des Grecs, nos ennemis deviennent nos amis fidèles. Les dieux vous ont envoyés pour nous sauver ; je n'attends pas moins de votre valeur que de la sagesse de vos conseils, hâtez-vous de nous secourir.

Mentor montre dans ses yeux une audace qui étonne les plus fiers combattants. Il prend un bouclier, un casque, une épée, une lance, il range les soldats d'Aceste, il marche à leur tête, et s'avance en bon ordre vers les ennemis. Aceste, quoique plein de courage, ne peut dans sa vieillesse le suivre que de loin. Je le suis de plus près, mais je ne puis égaler sa valeur. Sa cuirasse ressemblait, dans le combat, à l'immortelle égide¹⁾. La mort courait de rang en rang partout sous ses coups. Semblable à un lion de Numidie²⁾, que la cruelle faim dévore, et qui entre dans un troupeau de faibles brebis, il déchire, il nage dans le sang, et les bergers, loin de secourir le troupeau, fuient tremblants, pour se dérober à sa fureur.

Ces barbares, qui espéraient de surprendre la ville, furent eux mêmes surpris et déconcertés. Les sujets d'Aceste, animés par l'exemple et par les ordres de Mentor, eurent une vigueur dont ils ne se croyaient point capables. De ma lance je renversai le fils du roi de ce peuple ennemi. Il était de mon âge, mais il était plus grand que moi, car ce peuple venait d'une race de géants, qui était de la même origine que les Cyclopes³⁾. Il méprisait un ennemi aussi faible que moi; mais sans m'étonner de sa force prodigieuse, ni de son air sauvage et brutal, je poussai ma lance contre sa poitrine, et je lui fis vomir, en expirant, des torrents d'un sang noir. Il pensa m'écraser dans sa chute. Le bruit de ses armes retentit jusqu'aux montagnes. Je pris ses dépouilles, et je revins trouver Aceste. Mentor, ayant achevé de mettre les ennemis en désordre, les tailla en pièces, et poussa les fuyards jusque dans les forêts.

Un succès si inespéré fit regarder Mentor comme un homme chéri et inspiré des dieux. Aceste, touché de reconnaissance, nous avertit qu'il craignait tout pour nous, si les vaisseaux d'Enée revenaient en Sicile. Il nous en donna un pour retourner sans retardement en notre pays, nous combla de présents, et nous pressa de partir pour prévenir tous les malheurs qu'il prévoyait; mais il ne voulut nous donner ni un pilote, ni des rameurs de sa nation, de peur qu'ils ne fussent

¹⁾ Bouclier de Minerve. (Fig.) Ce qui préserve.

²⁾ L'Algérie d'aujourd'hui.

³⁾ Géants monstrueux n'ayant qu'un oeil au milieu du front, et forgeant dans l'Etna les foudres de Jupiter sous les ordres de Vulcain.

trop exposés sur les côtes de la Grèce. Il nous donna des marchands phéniciens, qui, étant en commerce avec tous les peuples du monde, n'avaient rien à craindre, et qui devaient ramener le vaisseau à Aceste, quand ils nous auraient laissés à Ithaque: mais les dieux, qui se jouent des desseins des hommes, nous réservaient à d'autres dangers.

Télémaque et Mentor furent emmenés prisonniers par des vaisseaux du roi d'Egypte Sésostris. Bientôt après Mentor fut vendu à des Ethiopiens, et les avait suivi dans leur pays. Télémaque continue le récit de son voyage.

Thermosiris.

Un jour je m'enfonçai dans une sombre forêt, où j'aperçus tout à coup un vieillard qui tenait dans sa main un livre. Ce vieillard avait un grand front chauve et un peu ridé, une barbe blanche pendait jusqu'à sa ceinture; sa taille était haute et majestueuse; son teint était encore frais et vermeil, ses yeux vifs et perçants, sa voix douce, ses paroles simples et aimables. Jamais je n'ai vu un si vénérable vieillard. Il s'appelait Thermosiris, et il était prêtre d'Apollon, qu'il servait dans un temple de marbre que les rois d'Egypte avaient consacré à ce dieu dans cette forêt. Le livre qu'il tenait était un recueil d'hymnes en l'honneur des dieux.

Il m'aborde avec amitié: nous nous entretenons. Il raconte si bien les choses passées, qu'on croyait les voir; mais il les raconte courtement, et jamais ses histoires ne m'ont lassé. Il prévoyait l'avenir par la profonde sagesse qui lui faisait connaître les hommes et les desseins dont ils sont capables. Avec tant de prudence, il était gai, complaisant, et la jeunesse la plus enjouée n'a point autant de grâce qu'en avait cet homme dans une vieillesse si avancée: aussi aimait-il les jeunes gens quand ils étaient dociles, et qu'ils avaient le goût de la vertu.

Bientôt il m'aima tendrement, et me donna des livres pour me consoler; il m'appelait son fils. Je lui disais souvent: Mon père, les dieux qui m'ont ôté Mentor ont eu pitié de moi; ils m'ont donné en vous un autre soutien. Cet homme, semblable

à Orphée ou à Linus¹⁾, était sans doute inspiré des dieux: il me récitait les vers qu'il avait faits, et me donnait ceux de plusieurs excellents poètes favorisés des muses. Lorsqu'il était revêtu de sa longue robe d'une éclatante blancheur, et qu'il prenait en main sa lyre d'ivoire, les tigres, les lions et les ours, venaient le flatter et lécher ses pieds, les satyres sortaient des forêts pour danser autour de lui; les arbres mêmes paraissaient émus, et vous auriez cru que les rochers attendris allaient descendre du haut des montagnes aux charmes de ses doux accents. Il ne chantait que la grandeur des dieux, la vertu des héros, et la sagesse des hommes qui préférèrent la gloire aux plaisirs.—

Il me disait souvent que je devais prendre courage, et que les dieux n'abandonneraient ni Ulysse ni son fils. Enfin, il m'assura que je devais, à l'exemple d'Apollon, enseigner aux bergers à cultiver les muses.

Apollon civilise les bergers de la Thessalie.

Apollon, indigné de ce que Jupiter, par ses foudres, troublait le ciel dans les plus beaux jours, voulut s'en venger sur les Cyclopes qui forgeaient les foudres, et il les perça de ses flèches. Aussitôt le mont Etna²⁾ cessa de vomir des tourbillons de flammes; on n'entendit plus les coups des terribles marteaux qui, frappant l'enclume, faisaient gémir les profondes cavernes de la terre et les abîmes de la mer; le fer et l'airain, n'étant plus polis par les Cyclopes, commençaient à se rouiller. Vulcain, furieux, sort de sa fournaise: quoique boiteux³⁾ il monte en diligence vers l'Olympe il arrive, suant et couvert d'une noire poussière, dans l'assemblée des dieux; il fait des plaintes amères. Jupiter s'irrite contre Apollon, le chasse du ciel, et le précipite sur la terre. Son char vide faisait de lui-même son cours ordinaire, pour donner aux hommes les jours et les nuits avec le changement régulier des saisons.

¹⁾ Ancien poète grec qu'on prétend frère d'Orphée, et inventeur de la lyre.

²⁾ Montagne volcanique de la Sicile.

³⁾ Cette difformité lui venait de ce qu'après sa naissance, Jupiter son père, lui trouvant une figure peu convenable à la dignité d'un dieu, l'avait jeté d'un coup de pied sur la terre, où il s'était cassé la cuisse.

Apollon, dépouillé de tous ses rayons, fut contraint de se faire berger, et de garder les troupeaux du roi Admète. Il jouait de la flûte, et tous les autres bergers venaient à l'ombre des ormeaux, sur le bord d'une claire fontaine, écouter ses chansons. Jusque là ils avaient mené une vie sauvage et brutale; ils ne savaient que conduire leurs brebis, les tondre, traire leur lait et faire des fromages: toute la campagne était comme un désert affreux.

Bientôt Apollon montra à tous ces bergers les arts qui peuvent rendre leur vie agréable. Il chantait les fleurs dont le printemps se couronne, les parfums qu'il répand, et la verdure qui naît sous ses pas. Puis il chantait les délicieuses nuits de l'été, où les zéphyrus rafraîchissent les hommes, et où la rosée désaltère la terre. Il mêlait aussi dans ses chansons les fruits dorés dont l'automne récompense les travaux des laboureurs, et le repos de l'hiver, pendant lequel la jeunesse folâtre danse auprès du feu. Enfin, il représentait les forêts sombres qui couvrent les montagnes et les creux vallons, où les rivières, par mille détours, semblent se jouer au milieu des riantes prairies. Il apprit ainsi aux bergers quels sont les charmes de la vie champêtre, quand on sait goûter ce que la simple nature a de gracieux.

Bientôt les bergers, avec leurs flûtes, se virent plus heureux que les rois; et leurs cabanes attiraient en foule les plaisirs purs qui fuient les palais dorés. Les jeux, les ris, les grâces, suivaient partout les innocentes bergères. Tous les jours étaient des jours de fête: on n'entendait plus que le gazouillement des oiseaux, ou la douce haleine des zéphyrus qui se jouaient dans les rameaux des arbres, ou le murmure d'une onde claire qui tombait de quelques rochers, ou les chansons que les muses inspiraient aux bergers qui suivaient Apollon. Ce dieu leur enseignait à remporter le prix de la course et à percer de flèches les daims et les cerfs. Les dieux mêmes devinrent jaloux des bergers, cette vie leur parut plus douce que toute leur gloire, et ils rappelèrent Apollon dans l'Olympe.—

Combat de Télémaque et d'un lion.

Un jour, Termosiris me donna une flûte si douce, que les échos de ces montagnes, qui la firent entendre de tous

côtés, attirèrent bientôt autour de moi tous les bergers voisins. Ma voix avait une harmonie divine : je me sentais ému et comme hors de moi-même pour chanter les grâces dont la nature a orné la campagne. Nous passions les jours entiers et une partie des nuits à chanter ensemble. Tous les bergers, oubliant leurs cabanes et leurs troupeaux, étaient suspendus et immobiles autour de moi pendant que je leur donnais des leçons : il semblait que ces déserts n'eussent plus rien de sauvage, tout y était devenu doux et riant : la politesse des habitants semblait adoucir la terre.

Mais ce qui acheva de me rendre fameux parmi nos bergers, c'est qu'un jour un lion affamé vint se jeter sur mon troupeau : déjà il commençait un carnage affreux. Je n'avais en main que ma houlette ; je m'avance hardiment. Le lion hérissé sa crinière, me montre ses dents et ses griffes, ouvre une gueule sèche et euflammée ; ses yeux paraissaient pleins de sang et de feu, il bat ses flancs avec sa longue queue. Je le terrasse : la petite cotte de mailles¹⁾ dont j'étais revêtu, selon la coutume des bergers d'Égypte, l'empêcha de me déchirer. Trois fois je l'abattis, trois fois il se releva : il poussait des rugissement qui faisaient retentir toutes les forêts. Enfin, je l'étouffai dans mes bras ; et les bergers, témoins de ma victoire, voulurent que je me revêtisse de la peau de ce terrible animal.

Le bruit de cette action, et celui du beau changement de tous nos bergers, se répandit dans toute l'Égypte ; il parvint même jusqu'aux oreilles de Sésostris qui désormais me traita avec une tendre amitié et résolut de me renvoyer en Ithaque avec ses vaisseaux.

Télémaque fut renvoyé à Tyr come étant Phénicien sur un vaisseau commandé par Narbal. C'est là que régnait en ce temps le cruel Pygmalion.

La ville de Tyr.

Je profitai de ce séjour pour connaître les moeurs des Phéniciens si célèbres dans toutes les nations connues. J'admirai l'heureuse situation de cette grande ville qui est au milieu de la mer, danr une île. La côte voisine est délicieuse par sa

¹⁾ Espèce de tunique faite de mailles ou petits anneaux de fer.

fertilité, par les fruits exquis qu'elle porte, par le nombre des villes et des villages qui se touchent presque, enfin par la douceur de son climat : car les montagnes mettent cette côte à l'abri des vents brûlants du midi ; elle est rafraîchie par le vent du nord qui souffle du côté de la mer. Ce pays est au pied du Liban¹⁾, dont le sommet fend les nues et va toucher les astres ; une glace éternelle couvre son front ; des fleuves pleins de neige tombent comme des torrents des pointes des rochers qui environnent sa tête. Au-dessous on voit une vaste forêt de cèdres antiques, qui paraissent aussi vieux que la terre où ils sont plantés, et qui portent leurs branches épaisses jusque vers les nues. Cette forêt a sous ses pieds de gras pâturages dans la pente de la montagne. C'est là qu'on voit errer les troupeaux qui mugissent, les brebis qui bêlent avec leurs tendres agneaux bondissant sur l'herbe : là coulent mille divers ruisseaux d'une eau claire. Enfin, on voit au-dessous de ces pâturages le pied de la montagne qui est comme un jardin : le printemps et l'automne y règnent ensemble pour y joindre les fleurs et les fruits. Jamais ni le souffle empesté du midi, qui sèche et qui brûle tout, ni le rigoureux aquilon, n'ont osé effacer les vives couleurs qui ornent ce jardin.

C'est auprès de cette belle côte que s'élève dans la mer l'île où est bâtie la ville de Tyr. Cette grande ville semble nager au-dessus des eaux et être la reine de toute la mer. Les marchands y abordent de toutes les parties du monde, et ses habitants sont eux-mêmes les plus fameux marchands qu'il y ait dans l'univers. Quand on entre dans cette ville, on croit d'abord que ce n'est point une ville qui appartienne à un peuple particulier, mais qu'elle est la ville commune de tous les peuples, et le centre de leur commerce. Elle a deux grands môles semblables à deux bras, qui s'avancent dans la mer, et qui embrassent un vaste port où les vents ne peuvent entrer. Dans ce port, on voit comme une forêt de mâts de navires ; et ces navires sont si nombreux qu'à peine peut-on découvrir la mer qui les porte. Tous les citoyens s'appliquent au commerce, et leurs grandes richesses ne les dégoûtent jamais du travail nécessaire pour les augmenter. On y voit de tous côtés le fin lin d'Égypte et la pourpre tyrienne deux fois teinte d'un éclat merveilleux : cette double teinture est si vive que le temps ne

¹⁾ Chaîne de montagnes qui bornait la Phénicie à l'est.

peut l'effacer : on s'en sert pour des laines fines qu'on rehausse d'une broderie d'or et d'argent. Les Phéniciens font le commerce de tous les peuples et ils ont même pénétré dans le vaste Océan qui environne toute la terre. Ils ont fait aussi de longues navigations sur la mer Rouge et c'est par ce chemin qu'ils vont chercher dans des îles inconnues de l'or, des parfums de divers animaux qu'on ne voit point ailleurs.

Je ne pouvais rassasier mes yeux du spectacle magnifique de cette grande ville, où tout était en mouvement. Je n'y voyais point, comme dans les villes de la Grèce, des hommes oisifs et curieux, qui vont chercher des nouvelles dans la place publique, ou regarder les étrangers qui arrivent sur le port. Les hommes y sont occupés à décharger leurs vaisseaux, à transporter leurs marchandises ou à les vendre, à ranger leurs magasins, et à tenir un compte exact de ce qui leur est dû par les négociants étrangers. Les femmes ne cessent jamais ou de filer les laines, ou de faire des dessins de broderie, ou de plier les riches étoffes.—

D'où vient, disais-je à Narbal, que les Phéniciens se sont rendus les maîtres du commerce de toute la terre, et qu'ils s'enrichissent ainsi aux dépens de tous les autres peuples? Vous le voyez, me répondit-il, la situation de Tyr est heureuse pour le commerce. C'est notre patrie qui a la gloire d'avoir inventé la navigation : les Tyriens furent les premiers, s'il en faut croire ce que l'on raconte de la plus obscure antiquité, qui domptèrent les flots, longtemps avant l'âge de Tiphys¹⁾ et des Argonautes tant vantés dans la Grèce ; ils furent, dis-je, les premiers qui osèrent se mettre dans un frêle vaisseau à la merci des vagues et des tempêtes, qui sondèrent les abîmes de la mer, qui observèrent les astres loin de la terre, suivant la science des Egyptiens et des Babyloniens ; enfin, qui réunirent tant de peuples que la mer avait séparés. Les Tyriens sont industrieux, patients, laborieux, propres, sobres et ménagers ; ils ont une exacte police, ils sont parfaitement d'accord entre eux : jamais peuple n'a été plus constant, plus sincère, plus fidèle, plus sûr, plus commode à tous les étrangers.

Je demandai ensuite à Narbal comment les Tyriens s'étaient rendus si puissants sur la mer ; car je voulais n'ignorer rien de

¹⁾ Pilote du vaisseau que montèrent les Argonautes pour aller faire la conquête de la Toison d'or, sous la conduite de Jason, prince grec, vers 1263.

tout ce qui sert au gouvernement d'un royaume. Nous avons, me répondit-il, les forêts du Liban qui fournissent le bois des vaisseaux, et nous les réservons avec soin pour cet usage : on n'en coupe jamais que pour les besoins publics. Pour la construction des vaisseaux, nous avons l'avantage d'avoir des ouvriers habiles.

Comment, lui disais-je, avez-vous pu faire pour trouver ces ouvriers?

Il me répondait : Ils se sont formés peu à peu dans le pays. Quand on récompense bien ceux qui excellent dans les arts, on est sûr d'avoir bientôt des hommes qui les mènent à leur dernière perfection ; car les hommes qui ont le plus de sagesse et de talent ne manquent point de s'adonner aux arts auxquels les grandes récompenses sont attachées. Ici on traite avec honneur tous ceux qui réussissent dans les arts et dans les sciences utiles à la navigation.

Télémaque en danger.

Pendant que nous étions occupés à visiter curieusement le port et à interroger divers marchands, nous vîmes venir à nous un officier de Pygmalion, qui dit à Narbal : Le roi vient d'apprendre d'un des capitaines de vaisseau qui sont revenus d'Égypte avec vous, que vous avez amené d'Égypte un étranger qui passe pour Chyprien ; le roi veut qu'on l'arrête, et qu'on sache certainement de quel pays il est, vous en répondrez sur votre tête. Dans ce moment je m'étais un peu éloigné pour regarder de plus près les proportions que les Tyriens avaient gardées dans la construction d'un vaisseau presque neuf, qui était, disait-on, par cette proportion si exacte de toutes ses parties, le meilleur voilier qu'on eût jamais vu dans le port, et j'interrogeais l'ouvrier qui avait réglé ces proportions.

Narbal, surpris et effrayé, répondit : Je vais chercher cet étranger qui est de l'île de Chypre. Mais quand il eut perdu de vue cet officier, il courut vers moi pour m'avertir du danger où j'étais. Je ne l'avais que trop prévu, me dit-il, mon cher Télémaque ! nous sommes perdus ! Le roi, que sa défiance tourmente jour et nuit, soupçonne que vous n'êtes pas de l'île de Chypre ; il ordonne qu'on vous arrête, il veut me faire périr si

je ne vous mets entre ses mains. Que ferons-nous ? O dieux ! donnez-nous la sagesse pour nous tirer de ce péril. Il faudra, Télémaque, que je vous mène au palais du roi. Vous soutiendrez que vous êtes Chyprien, fils d'un statuaire de Vénus. Je déclarerai que j'ai connu autrefois votre père ; et peut-être que le roi, sans approfondir davantage, vous laissera partir. Je ne vois plus d'autres moyens de sauver votre vie et la mienne.

Je répondis à Narbal : Laissez périr un malheureux que le destin veut perdre ! Je sais mourir, Narbal ; et je vous dois trop pour vouloir vous entraîner dans mon malheur. Je ne puis me résoudre à mentir : je ne suis point Chyprien, et je ne saurais dire que je le suis. *Les dieux voient ma sincérité, c'est à eux à conserver ma vie par leur puissance, s'ils le veulent ; mais je ne veux point la sauver par un mensonge.*

Narbal me répondait : Ce mensonge, Télémaque, n'a rien qui ne soit innocent : les dieux mêmes ne peuvent le condamner ; il ne fait aucun mal à personne ; il sauve la vie à deux innocents, il ne trompe le roi que pour l'empêcher de faire un grand crime. Vous poussez trop loin l'amour de la vertu et la crainte de blesser la religion.

Il suffit, lui disais-je, que le mensonge soit mensonge pour n'être pas digne d'un homme qui parle en présence des dieux et qui doit tout à la vérité. Celui qui blesse la vérité offense les dieux et se blesse soi-même, car il parle contre sa conscience. Cessez, Narbal, de me proposer ce qui est indigne de vous et de moi. Si les dieux ont pitié de nous, ils sauront bien nous délivrer ; s'ils veulent nous laisser périr, nous serons en mourant, les victimes de la vérité, et nous laisserons aux hommes l'exemple de préférer la vertu sans tache à une longue vie : la mienne n'est déjà que trop longue, étant si malheureuse. C'est vous seul, ô mon cher Narbal, pour qui mon cœur s'attendrit. Fallait-il que votre amitié pour un malheureux étranger vous fût si funeste ! —

Le temple de Vénus.

Télémaque reprit ainsi la suite de son histoire :

A peine le doux souffle d'un vent favorable avait rempli nos voiles, que la terre de Phénicie disparut à nos yeux. Com-

me j'étais avec les Chypriens, dont j'ignorais les moeurs, je me résolus de me taire, de remarquer tout, et d'observer toutes les règles de la discrétion pour gagner leur estime. Mais pendant mon silence un sommeil doux et puissant vint me saisir : mes sens étaient liés et suspendus ; je goûtais une paix et une joie profondes qui enivraient mon cœur.

Tout à coup je crus voir Vénus,¹⁾ qui fendait le nues dans son char volant conduit par deux colombes. Elle descendit tout à coup d'un vol rapide jusqu'auprès de moi, me mit en souriant la main sur l'épaule, et, me nommant par mon nom, prononça ces paroles : Jeune Grec, tu vas entrer dans mon empire ; tu arriveras dans cette île fortunée où les plaisirs, les ris et les jeux folâtres naissent sous mes pas. Là, tu brûleras des parfums sur mes autels ; ouvre ton cœur aux plus douces espérances, et garde-toi bien de résister à la plus puissante de toutes les déesses, qui veut te rendre heureux.

En même temps Minerve se montra soudainement pour me couvrir de son égide. Le visage de cette déesse n'avait point cette beauté molle et cette langueur passionnée que j'avais remarquée dans Vénus. C'était, au contraire, une beauté simple, négligée, modeste : tout était grave ; vigoureux, noble, plein de force et de majesté. Loin d'ici, s'écria Minerve loin d'ici, déesse téméraire ! tu ne vaincras jamais que des âmes lâches, qui aiment mieux tes honteux plaisirs, que la sagesse, la vertu et la gloire.

A ces mots Vénus remonta vers l'Olympe ; je vis longtemps son char avec ses deux colombes dans une nuée d'or et d'azur ; puis elle disparut. Et baissant mes yeux vers la terre, je ne retrouvai plus Minerve.

Il me sembla que j'étais transporté dans un jardin délicieux, tel qu'on dépeint les Champs-Élysées.²⁾ En ce lieu je reconnus Mentor, qui me dit : Fuyez cette cruelle terre, cette île empestée, où l'on ne respire que la volupté. La vertu la plus courageuse y doit trembler, et ne se peut sauver qu'en fuyant. Dès que je le vis, je voulus me jeter à son cou, pour l'embrasser ; mais je sentais que mes pieds ne pouvaient se mouvoir que mes genoux se dérobaient sous moi, et que mes mains s'efforçant de saisir Mentor, cherchaient une ombre vaine

¹⁾ Déesse de la beauté.

²⁾ Partie des enfers où résidaient après la mort les âmes des justes, dans l'opinion des anciens.

qui m'échappait toujours. Dans cet effort, je m'éveillai, et je sentis que ce songe mystérieux était un avertissement divin. Je me sentis plein de courage contre les plaisirs et de défiance contre moi-même pour détester la vie molle des Chypriens. Mais ce qui me perça le cœur, fut que je crus que Mentor avait perdu la vie, et qu'ayant passé les ondes du Styx¹⁾, il habitait l'heureux séjour des âmes justes.

Cette pensée me fit répandre un torrent de larmes. On me demanda pourquoi je pleurais. Les larmes, répondis-je, ne conviennent que trop à un malheureux étranger qui erre sans espérance de revoir sa patrie. Cependant tous les Chypriens qui étaient dans le vaisseau s'abandonnaient à une folle joie. Les rameurs, ennemis du travail, s'endormaient sur leurs rames; le pilote, couronné de fleurs, laissait le gouvernail, et tenait en sa main une grande cruche de vin qu'il avait presque vidée: lui et tous les autres, troublés par la fureur de Bacchus²⁾, chantaient en l'honneur de Vénus des vers qui devaient faire horreur à tous ceux qui aiment la vertu.

Pendant qu'ils oubliaient ainsi les dangers de la mer, une soudaine tempête troubla le ciel et la mer. Les vents déchaînés mugissaient avec fureur dans les voiles; les ondes noires battaient les flancs du navire, qui gémissait sous leurs coups. Tantôt nous montions sur le dos des vagues enflées, tantôt la mer semblait se dérober sous le navire et nous précipiter dans l'abîme. Nous apercevions auprès de nous des rochers contre lesquels les flots irrités se brisaient avec un bruit horrible. Alors je compris par expérience ce que j'avais ouï dire à Mentor, que *les hommes mous et abandonnés aux plaisirs manquent de courage dans les dangers*. Tous nos Chypriens abattus pleuraient comme des femmes; je n'entendais que des cris pitoyables, que des regrets sur les délices de la vie, que de vaines promesses aux dieux pour leur faire des sacrifices si on pouvait arriver au port. Personne ne conservait assez de présence d'esprit, ni pour ordonner les manoeuvres, ni pour les faire. Il me parut que je devais, en sauvant ma vie, sauver celle des autres. Je pris le gouvernail en main, parce que le pilote, troublé par le vin comme

¹⁾ Fleuve fabuleux, qu'on supposait faire neuf fois le tour des enfers, et par lequel les dieux juraient, afin de rendre leur serment irrévocable. C'était réellement un ruisseau du Péloponèse, en Arcadie dans la Morée des modernes.

²⁾ Dieu du vin, fils de Jupiter.

une bacchante¹⁾, était hors d'état de connaître le danger du vaisseau: j'encourageai les matelots effrayés; je leur fis abaisser les voiles: ils ramèrent vigoureusement; nous passâmes au travers des écueils, et nous vîmes de près toutes les horreurs de la mort.

Cette aventure parut comme un songe à tous ceux qui me devaient la conservation de leur vie; ils me regardaient avec étonnement. Nous arrivâmes dans l'île de Chypre au mois du printemps qui est consacré à Vénus.

On me conduisit au temple de la déesse: elle en a plusieurs dans cette île, car elle est particulièrement adorée à Cythère²⁾, c'est à Cythère que je fus conduit. Le temple est tout de marbre; c'est un parfait péristyle: les colonnes sont d'une grosseur et d'une hauteur qui rendent cet édifice très-majestueux; au dessus de la frise sont, à chaque face, de grands frontons où l'on voit en bas-reliefs les plus agréables aventures de la déesse. A la porte du temple est sans cesse une foule de peuples qui viennent faire leurs offrandes.

On n'égorge jamais, dans l'enceinte du lieu sacré, aucune victime; on n'y brûle point, comme ailleurs, la graisse des génisses et des taureaux, on n'y répand jamais leur sang; on présente seulement devant l'autel les bêtes qu'on offre, et on n'en peut offrir aucune qui ne soit jeune, blanche, sans défaut et sans tache: on les couvre de bandelettes de pourpre brodées d'or; leurs cornes sont dorées et ornées de bouquets des fleurs les plus odoriférantes. Après qu'elles ont été présentées devant l'autel, on les renvoie dans un lieu écarté où elles sont égorgées pour les festins des prêtres de la déesse.

On offre aussi toutes sortes de liqueurs parfumées et du vin plus doux que le nectar. Les prêtres sont revêtus de longues robes blanches avec des ceintures d'or et des franges de même au bas de leurs robes. On brûle, nuit et jour, sur les autels, les parfums les plus exquis de l'Orient, et ils forment une espèce de nuage qui monte vers le ciel. Toutes les colonnes du temple sont ornées de festons pendants; tous

¹⁾ Nom des femmes qui suivirent Bacchus à la conquête des Indes, et qui publiaient ses victoires en poussant des hurlements. Aux fêtes de ce dieu, appelées bacchanales, elles s'enivraient et couraient échevlées.

²⁾ Île de la mer Ionienne, en vue des côtes de la Laconie, partie du Péloponèse, aujourd'hui *Cérigo*.

les vases qui servent au sacrifice sont d'or : un bois sacré de myrtes environne le bâtiment. Mais l'impudence et la dissolution déshonorent un temple si magnifique. —

On n'oubliait rien pour réveiller en moi le goût des plaisirs. Je me sentais affaiblir tous les jours; la bonne éducation que j'avais reçue ne me soutenait presque plus: toutes mes bonnes résolutions s'évanouissaient. Je ne me sentais plus la force de résister au mal qui me pressait de tous côtés; j'avais même une mauvaise honte de la vertu. J'étais comme un homme qui nage dans une rivière profonde et rapide: d'abord il fend les eaux et remonte contre le torrent; mais si les bords sont escarpés, et s'il ne peut se reposer sur le rivage, il se lasse enfin peu à peu, et sa force l'abandonne; ses membres épuisés s'engourdissent, et le cours du fleuve l'entraîne.

O malheureuse jeunesse! disais-je, ô dieux, que vous jouez cruellement des hommes, pourquoi les faites-vous passer par cet âge, qui est un temps de folie et de fièvre ardente? Oh! que ne suis-je couvert de cheveux blancs, courbé et proche du tombeau, comme Laërte¹⁾, mon aïeul! la mort me serait plus douce que la faiblesse honteuse où je me vois.

En ce moment, j'aperçus assez loin de moi, dans l'ombre épaisse de ce bois, la figure du sage Mentor; mais son visage me parut si pâle, si triste et si austère, que je ne pus en ressentir aucune joie. Est-ce donc vous, m'écriai-je, ô mon cher ami, mon unique espérance? est-ce vous? quoi donc! est-ce vous-même? une image trompeuse ne vient-elle point abuser mes yeux? est-ce vous, Mentor? n'est-ce point votre ombre encore sensible à mes maux? n'êtes-vous point au rang des âmes heureuses qui jouissent de leur vertu, et à qui les dieux donnent des plaisirs purs dans une éternelle paix aux Champs-Élysées? Parlez, Mentor, vivez-vous encore? Suis-je assez heureux pour vous posséder? ou bien n'est-ce qu'une ombre de mon ami? En disant ces paroles, je courais vers lui tout transporté, jusqu'à perdre la respiration. Il m'attendait tranquillement sans faire un pas vers moi. O dieux! vous le savez, quelle fut ma joie quand je sentis que mes mains le touchaient! Non, ce n'est pas une vaine ombre, je le tiens, je l'embrasse, mon cher Mentor! C'est ainsi que je m'écriai. J'arrosais son visage d'un torrent de larmes; je demeurais

¹⁾ Père d'Ulysse, avait pris part à la conquête de la Toison d'or.

attaché à son cou sans pouvoir parler, Il me regardait tristement avec des yeux pleins d'une tendre compassion.

Enfin je lui dis: Hélas! d'où venez-vous? en quels dangers ne m'avez-vous point laissé pendant votre absence, et que ferais-je maintenant sans vous? Mais sans répondre à mes questions: Fuyez! me dit-il d'un ton terrible, fuyez! hâtez-vous de fuir! Ici la terre ne porte pour fruit que du poison; l'air qu'on respire est empesté; les hommes contagieux ne se parlent que pour se communiquer un venin mortel. La volupté, qui est le plus horrible des maux sortis de la boîte de Pandore¹⁾, amollit les cœurs, et ne souffre ici aucune vertu. Fuyez! que tardez-vous? ne regardez pas même derrière vous en fuyant: effacez jusqu'au moindre souvenir de cette île exécration.

Il dit, et aussitôt je sentis comme un nuage épais qui se dissipait sur mes yeux, et qui me laissait voir la pure lumière: une joie douce et pleine d'un ferme courage renaissait dans mon cœur. Cette joie était bien différente de cette autre joie molle et folâtre dont mes sens avaient été empoisonnés: l'une est une joie d'ivresse et de trouble entrecoupée de cuisants remords; l'autre est une joie de raison, qui a quelque chose de bienheureux et de céleste; elle est toujours pure et égale, rien ne peut l'épuiser; plus on s'y plonge, plus elle est douce; elle ravit l'âme sans la troubler. Alors je versais des larmes de joie, et je trouvais que rien n'était si doux que de pleurer ainsi. *O heureux, disais-je, les hommes à qui la vertu se montre dans toute sa beauté! peut-on la voir sans l'aimer? peut-on l'aimer sans être heureux?*

Idoménée donne la mort à son fils.

Idoménée, fils de Deucalion et petit-fils de Minos, dit-il, était allé, comme les autres rois de la Grèce, au siège de Troie. Après la ruine de cette ville, il fit voile pour revenir en Crète; mais la tempête fut si violente que le pilote de son vaisseau, et tous les autres qui étaient expérimentés dans la

¹⁾ Selon la Fable, Pandore était la première femme, à laquelle chacun des dieux avait accordé un don particulier. Jupiter lui donna une boîte qu'elle laissa ouvrir à son époux Epiméthée, et aussitôt s'en échappèrent tous les maux qui depuis ont désolé l'univers; l'espérance demeura seule au fond de la boîte.

navigation, crurent que leur naufrage était inévitable. Chacun avait la mort devant les yeux; chacun voyait les âmes ouverts pour l'engloutir; chacun déplorait son malheur, n'espérant pas même le triste repos des ombres qui traversent le Styx après avoir reçu la sépulture. Idoménée, levant les yeux et les mains vers le ciel, invoquait Neptune : O puissant dieu, s'écriait-il, toi qui tiens l'empire des ondes, daigne écouter un malheureux! Si tu me fais revoir l'île de Crète, malgré la fureur des vents, je t'immolerai la première tête qui se présentera à mes yeux.

Cependant son fils, impatient de revoir son père, se hâtait d'aller au-devant de lui pour l'embrasser : malheureux, qui ne savait pas que c'était courir à sa perte ! Le père, échappé à la tempête, arrivait dans le port désiré : il remerciait Neptune d'avoir écouté ses vœux ; mais bientôt il sentit combien ses vœux lui étaient funestes. Un pressentiment de son malheur lui donnait un cuisant repentir de son vœu indiscret ; il craignait d'arriver parmi les siens, et il appréhendait de revoir ce qu'il avait de plus cher au monde. Mais la cruelle Némésis¹⁾, déesse impitoyable qui veille pour punir les hommes, et surtout les rois orgueilleux, poussait d'une main fatale et invisible Idoménée. Il arrive : à peine ose-t-il lever les yeux. Il voit son fils : il recule, saisi d'horreur. Ses yeux cherchent, mais en vain, quelque autre tête moins chère qui puisse lui servir de victime.

Cependant le fils se jette à son cou et est tout étonné que son père réponde si mal à sa tendresse ; il le voit fondant en larmes. O mon père, dit-il, d'où vient cette tristesse ? Après une si longue absence, êtes-vous fâché de vous revoir dans votre royaume, et de faire la joie de votre fils ? Qu'ai-je fait ? Vous détournez vos yeux de peur de me voir ! Le père, accablé de douleur, ne répondit rien. Enfin, après de profonds soupirs ; il dit : O Neptune, que t'ai-je promis ! à quel prix m'as-tu garanti du naufrage ! Rends-moi aux vagues et aux rochers qui devaient en me brisant, finir ma triste vie ; laisse vivre mon fils. O dieu cruel ! tiens, voilà mon sang, épargne le sien. En parlant ainsi, il tira son épée pour s'en percer, mais ceux qui étaient autour de lui arrêtaient sa main.

¹⁾ Déesse de la vengeance, châtiât les méchants et ceux qui faisaient un mauvais usage des faveurs de la Fortune.

Le vieillard Sophronyme, interprète des volontés des dieux, lui assura qu'il pouvait contenter Neptune sans donner la mort à son fils. Votre promesse, disait-il, a été imprudente, les dieux ne veulent point être honorés par la cruauté ; gardez-vous bien d'ajouter à la faute de votre promesse celle de l'accomplir contre les lois de la nature : offrez cent taureaux plus blancs que la neige à Neptune ; faites couler leur sang autour de son autel couronné de fleurs ; faites fumer un doux encens en l'honneur de ce dieu.

Idoménée écoutait ce discours la tête baissée et sans répondre ; la fureur était allumée dans ses yeux ; son visage, pâle et défiguré, changeait à tout moment de couleur ; on voyait ses membres tremblants. Cependant son fils lui disait : Me voici, mon père ; votre fils est prêt à mourir pour apaiser le dieu de la mer ; n'attirez pas sur vous sa colère : je meurs content, puisque ma mort vous aura garanti de la vôtre. Frappez, mon père ; ne craignez point de trouver en moi un fils indigne de vous, qui craigne de mourir.

En ce moment, Idoménée, tout hors de lui et comme déchiré par les Furies¹⁾ infernales, surprend tous ceux qui l'observent de près, il enfonce son épée dans le cœur de cet enfant : il la retire toute fumante et pleine de sang, pour la plonger dans ses propres entrailles.

Télémaque dispute le prix de la lutte du ceste et de la course.

Nous arrivâmes à une espèce de cirque très-vaste, environné d'une épaisse forêt : le milieu du cirque était une arène préparée pour les combattants ; elle était bordée par un grand amphithéâtre d'un gazon frais sur lequel était assis et rangé un peuple innombrable. Quand nous arrivâmes, on nous reçut avec honneur ; car les Crétois sont le peuple du monde qui exerce le plus noblement et avec le plus de religion l'hospitalité. On nous fit asseoir, et on nous invita à combattre. Mentor s'en excusa sur son âge.

¹⁾ Ou Euménides. Elles étaient trois, Aleeton, Mègere et Tisiphone, chargées de tourmenter dans le Tartare ceux qui avaient mal vécu.

Ma jeunesse et ma vigueur m'ôtaient toute excuse; je jetai néanmoins un coup d'oeil sur Mentor pour découvrir sa pensée, et j'aperçus qu'il souhaitait que je combattisse. J'acceptai donc l'offre qu'on me faisait: je me dépouillai de mes habits; on fit couler des flots d'huile douce et luisante sur tous les membres de mon corps; et je me mêlai parmi les combattants. On dit de tout côté que c'était le fils d'Ulysse qui était venu pour tâcher de remporter le prix, et plusieurs Crétois qui avaient été à Ithaque pendant mon enfance me reconnurent.

Le premier combat fut celui de la lutte. Combat de deux personnes corps à corps. Un Rhodien ¹⁾ d'environ trente cinq ans surmonta tous les autres qui osèrent se présenter à lui. Il était encore dans toute la vigueur de la jeunesse: ses bras étaient nerveux et bien nourris; au moindre mouvement qu'il faisait on voyait tous ses muscles: il était également souple et fort. Je ne lui parus pas digne d'être vaincu; et regardant avec pitié ma tendre jeunesse, il voulut se retirer; mais je me présentai à lui. Alors nous nous saisîmes l'un l'autre, nous nous serrâmes à perdre la respiration. Nous étions épaule contre épaule, pied contre pied, tous les nerfs tendus et les bras entrelacés comme des serpents, chacun s'efforçant d'enlever de terre son ennemi. Tantôt il essayait de me surprendre en me poussant du côté droit, tantôt il s'efforçait de me pencher du côté gauche. Pendant qu'il me tâtait ainsi, je le poussai avec tant de violence, que ses reins plièrent: il tomba sur l'arène et m'entraîna sur lui. En vain il tâcha de me mettre dessous; je le tins immobile sous moi. Tout le peuple cria: Victoire au fils d'Ulysse! Et j'aidai au Rhodien confus à se relever.

Le combat du ceste fut plus difficile. Le fils d'un riche citoyen de Samos ²⁾ avait acquis une haute réputation dans ce genre de combat. Tous les autres lui cédèrent; il n'y eut que moi qui espérai la victoire. D'abord il me donna dans la tête, et puis dans l'estomac, des coups qui me firent vomir le sang, et qui répandirent sur mes yeux un épais nuage. Je chancelai;

¹⁾ Habitant de Rhodes. ville principale d'une île de même nom, dans la Méditerranée et près des côtes du Péloponèse. Elle est célèbre dans l'histoire, et appartient aux Turcs, qui s'en emparèrent après un siège difficile, en 1522.

²⁾ Capitale de l'île de ce nom, près du Péloponèse, dans la mer Egée. Elle était renommée par son amour pour les sciences.

il me pressait, et je ne pouvais plus respirer; mais je fus ranimé par la voix de Mentor, qui me criait: O fils d'Ulysse, seriez-vous vaincu? La colère me donna de nouvelles forces: j'évitai plusieurs coups dont j'aurais été accablé. Aussitôt que le Samien m'avait porté un faux coup, et que son bras s'allongeait en vain, je le surpris dans cette posture penchée: déjà il reculait, quand je haussai mon ceste pour tomber sur lui avec plus de force, il voulut esquiver, et perdant l'équilibre, il me donna le moyen de le renverser. A peine fut-il étendu par terre que je lui tendis la main pour le relever. Il se redressa lui-même, couvert de poussière et de sang: sa honte fut extrême, mais il n'osa renouveler le combat.

Aussitôt on commença les courses de chariots que l'on distribua au sort. Le mien se trouva le moindre pour la légèreté des roues et pour la vigueur des chevaux. Nous partons: un nuage de poussière vole et couvre le ciel. Au commencement, je laissai les autres passer devant moi. Un jeune Lacédémonien, nommé Crantor, laissait d'abord tous les autres derrière lui. Un Crétois, nommé Polyclète, le suivait de près. Hippomaque, parent d'Idoménée, qui aspirait à lui succéder, lâchant les rênes à ses chevaux fumants de sueur, était tout penché sur leurs crins flottants, et le mouvement des roues de son chariot était si rapide qu'elles paraissaient immobiles comme les ailes d'un aigle qui fend les airs. Mes chevaux s'animèrent, et se mirent peu à peu en haleine; je laissai loin derrière moi presque tous ceux qui étaient partis avec tant d'ardeur. Hippomaque, parent d'Idoménée, poussant trop ses chevaux, le plus vigoureux s'abattit, et ôta, par sa chute, à son maître, l'espérance de régner.

Polyclète, se penchant trop sur ses chevaux, ne put se tenir ferme dans une secousse; il tomba; les rênes lui échappèrent, et il fut trop heureux de pouvoir en tombant éviter la mort. Crantor, voyant avec des yeux pleins d'indignation que j'étais tout auprès de lui, redoubla son ardeur: tantôt il invoquait les dieux et leur promettait de riches offrandes, tantôt il parlait à ses chevaux pour les animer: il criait que je ne passasse entre la borne et lui; car mes chevaux, mieux ménagés que les siens, étaient en état de le devancer: il ne lui restait plus d'autre ressource que celle de me fermer le passage. Pour y réussir, il hasarda de se briser contre la borne; il y brisa effectivement sa roue. Je ne songai qu'à faire promptement le tour pour n'être pas engagé dans son

désordre ; et il me vit un moment après au bout de la carrière. Le peuple s'écria encore une fois : Victoire au fils d'Ulysse ! c'est lui que les dieux destinent à régner sur nous.

Les trois questions des sages.

Cependant les plus illustres et les plus sages d'entre les Crétois nous conduisirent dans un bois antique et sacré, reculé de la vue des hommes profanes, où les vieillards, que Minos avait établis juges du peuple et gardes des lois, nous assemblèrent. Nous étions les mêmes qui avions combattu dans les jeux ; nul autre ne fut admis. Les sages ouvrirent le livre où toutes les lois de Minos sont recueillies. Je me sentis saisi de respect et de honte quand j'approchai de ces vieillards que l'âge rendait vénérables sans leur ôter la vigueur de l'esprit.

Le premier d'entre ces vieillards ouvrit le livre des lois de Minos. C'était un grand livre qu'on tenait d'ordinaire renfermé dans une cassette d'or avec des parfums. Tous ces vieillards le baisèrent avec respect ; car ils disent qu'après les dieux, de qui les bonnes lois viennent, rien ne doit être si sacré aux hommes que les lois destinées à les rendre bons, sages et heureux. Ensuite celui qui présidait proposa trois questions, qui devaient être décidées par les maximes de Minos.

La première question était de savoir quel est le plus libre de tous les hommes. Les uns répondirent que c'était un roi qui avait sur son peuple un empire absolu, et qui était victorieux de tous ses ennemis. D'autres soutinrent que c'était un homme si riche qu'il pouvait contenter tous ses désirs. D'autres dirent que c'était un homme qui ne se mariait point, et qui voyageait pendant toute sa vie en divers pays, sans jamais être assujéti aux lois d'aucune nation. D'autres s'imaginèrent que c'était un barbare, qui, vivant de sa chasse au milieu des bois, était indépendant de toute police et de tout besoin. D'autres crurent que c'était un homme nouvellement affranchi, parce qu'en sortant des rigueurs de la servitude, il jouissait plus qu'aucun autre des douceurs de la liberté. D'autres enfin s'avisèrent de dire que c'était un homme mourant, parce que la mort le délivrait de tout, et que tous les hommes ensemble n'avaient plus aucun pouvoir sur lui.

Quand mon rang fut venu, je n'eus pas de peine à répondre, parce que je n'avais pas oublié ce que Mentor m'avait dit souvent. Le plus libre de tous les hommes, répondis-je, est celui qui peut être libre dans l'esclavage même. *En quelque pays et en quelque condition qu'on soit, on est très-libre, pourvu qu'on craigne les dieux, et qu'on ne craigne qu'eux. En un mot, l'homme véritablement libre est celui qui, dégagé de toute crainte et de tout désir, n'est soumis qu'aux dieux et à la raison.* Les vieillards s'entre-regardèrent en souriant, et furent surpris de voir que ma réponse fût précisément celle de Minos.

Ensuite on proposa la seconde question en ces termes : Quel est le plus malheureux de tous les hommes ? Chacun disait ce qui lui venait dans l'esprit. L'un disait C'est un homme qui n'a ni biens, ni santé, ni honneur. Un autre disait : C'est un homme qui n'a aucun ami. D'autres soutenaient que c'est un homme qui a des enfants ingrats et indignes de lui. Il vint un sage de l'île de Lesbos qui dit : Le plus malheureux de tous les hommes est celui qui croit l'être ; car le malheur dépend moins des choses qu'on souffre que de l'impatience avec laquelle on augmente son malheur.

A ces mots, toute l'assemblée se récria : on applaudit et chacun crut que ce sage Lesbien remporterait le prix sur cette question. Mais on me demanda ma pensée, et je répondis, suivant les maximes de Mentor : Le plus malheureux de tous les hommes est un roi qui croit être heureux en rendant les autres hommes misérables : il est doublement malheureux par son aveuglement : ne connaissant pas son malheur, il ne peut s'en guérir ; il craint même de le connaître. La vérité ne peut percer la foule des flatteurs pour aller jusqu'à lui. Il est tyrannisé par ses passions, il ne connaît point ses devoirs ; il n'a jamais goûté le plaisir de faire le bien, ni senti les charmes de la pure vertu. Il est malheureux et digne de l'être : son malheur augmente tous les jours, il court à sa perte, et les dieux se préparent à le confondre par une punition éternelle. Toute l'assemblée avoua que j'avais vaincu le sage Lesbien, et les vieillards déclarèrent que j'avais rencontré le vrai sens de Minos.

Pour la troisième question, on demanda lequel des deux est préférable : d'un côté, un roi conquérant et invincible dans la guerre ; de l'autre, un roi sans expérience de la guerre, mais propre à polir sagement les peuples dans la paix. La

plupart répondirent que le roi invincible dans la guerre était préférable. A quoi sert, disaient ils, d'avoir un roi qui sache bien gouverner en paix, s'il ne sait pas défendre le pays quand la guerre vient? Les ennemis le vaincront, et réduiront son peuple en servitude. D'autres soutenaient, au contraire, que le roi pacifique serait meilleur, parce qu'il craindrait la guerre, et l'éviterait par ses soins. D'autres disaient qu'un roi conquérant travaillerait à la gloire de son peuple aussi bien qu'à la sienne, et qu'il rendrait ses sujets maîtres des autres nations, au lieu qu'un roi pacifique les tiendrait dans une honteuse lâcheté. On voulut savoir mon sentiment. Je répondis ainsi: Un roi qui ne sait gouverner que dans la paix ou dans la guerre, et qui n'est pas capable de conduire son peuple dans ces deux états, n'est qu'à demi roi. Mais si vous comparez un roi qui ne sait que la guerre à un roi sage qui, sans savoir la guerre, est capable de la soutenir dans le besoin par ses généraux, je le trouve préférable à l'autre. Un roi entièrement tourné à la guerre voudrait toujours la faire pour étendre sa domination et sa gloire propre; il ruinerait ses peuples. A quoi sert-il à un peuple que son roi subjugué d'autres nations, si on est malheureux sous son règne? D'ailleurs, les longues guerres entraînent toujours après elles beaucoup de désordres; les victorieux mêmes se dérèglent pendant ces temps de confusion. Voyez ce qu'il en coûte à la Grèce pour avoir triomphé de Troie: elle a été privée de ses rois pendant plus de dix ans. Lorsque tout est en feu par la guerre, les lois, l'agriculture, les arts languissent: les meilleurs princes mêmes, pendant qu'ils ont une guerre à soutenir, sont contraints de faire le plus grand des maux, qui est de tolérer la licence, et de se servir des méchants.

Je conclus donc que le roi pacifique qui ignore la guerre est un roi très-imparfait, puisqu'il ne sait point remplir une de ses plus grandes fonctions, qui est de vaincre ses ennemis; mais j'ajoute qu'il est néanmoins infiniment supérieur au roi conquérant qui manque des qualités nécessaires dans la paix, et qui n'est propre qu'à la guerre.

Mentor s'échappe avec Télémaque de l'île de Calypso.

Mentor vit bien que Télémaque allait retomber dans toutes ses faiblesses, et qu'il n'y avait pas un seul moment à perdre.

Il aperçut de loin au milieu des flots un vaisseau arrêté qui n'osait approcher de l'île, parce que tous les pilotes connaissaient que l'île de Calypso était inaccessible à tous les mortels. Aussitôt le sage Mentor, poussant Télémaque, qui était assis sur le bord du rocher, le précipite dans la mer, et s'y jette avec lui. Télémaque, surpris de cette violente chute, but l'onde amère et devint le jouet des flots. Mais revenant à lui, et voyant Mentor qui lui tendait la main pour lui aider à nager, il ne songea plus qu'à s'éloigner de l'île fatale.

Les nymphes, qui avaient cru les tenir captifs, poussèrent des cris pleins de fureur, ne pouvant plus empêcher leur fuite. Calypso, inconsolable, rentra dans sa grotte, qu'elle remplit de ses gémissements; et Vénus, qui vit changer son triomphe en une honteuse défaite, s'éleva au milieu de l'air, et s'envola dans le bocage d'Idalie, où elle se consola en riant de tous les maux qu'elle avait faits.

A mesure que Télémaque s'éloignait de l'île, il sentait avec plaisir renaître son courage et son amour pour la vertu. J'éprouve, s'écriait-il parlant à Mentor, ce que vous me disiez, et que je ne pouvais croire, faute d'expérience: on ne surmonte le vice qu'en fuyant. O mon père, que les dieux m'ont aimé en me donnant votre secours! Je méritais d'en être privé, et d'être abandonné à moi-même. *Je ne crains plus ni mer, ni vents, ni tempêtes; je ne crains plus que mes passions. Une seule d'entre elles est plus à craindre que tous les naufrages.*

Venus irritée contre Télémaque d'avoir méprisé sa puissance veut se venger.

Vengeance de Vénus.

Vénus, sans perdre un moment, alla trouver Neptune pour concerter avec lui les moyens de se venger de Télémaque.

Elle raconta à Neptune ce que Jupiter lui avait dit. Je savais déjà, répondit Neptune, l'ordre immuable des destins: mais si nous ne pouvons abîmer Télémaque dans les flots de la mer, du moins n'oublions rien pour le rendre malheureux,

et pour retarder son retour à Ithaque. Je ne puis consentir à faire périr le vaisseau phénicien dans lequel il est embarqué. J'aime les Phéniciens, c'est mon peuple; nulle autre nation de l'univers ne cultive comme eux mon empire. C'est par eux que la mer est devenue le lien de la société de tous les peuples de la terre. Ils m'honorent par de continuel sacrifices sur mes autels; ils sont justes, sages et laborieux dans le commerce; ils répandent partout la commodité et l'abondance. Non, déesse, je ne puis souffrir qu'un de leurs vaisseaux fasse naufrage: mais je ferai que le pilote perdra sa route, et qu'il s'éloignera d'Ithaque, où il veut aller.

Neptune envoya aussitôt une divinité trompeuse, semblable aux songes, excepté que les songes ne trompent que pendant le sommeil, au lieu que cette divinité enchante les sens des hommes qui veillent. Ce dieu malfaisant, environné d'une foule innombrable de mensonges ailés qui voltigent autour de lui, vint répandre une liqueur subtile et enchantée sur les yeux du pilote Achamas, qui considérait attentivement à la clarté de la lune le cours des étoiles¹⁾, et le rivage d'Ithaque, dont il découvrait déjà assez près de lui les rochers escarpés.

Dans ce même moment, les yeux du pilote ne lui montrèrent plus rien de véritable. Un faux ciel et une terre feinte se présentèrent à lui. Les étoiles parurent comme si elles avaient changé leur course, et qu'elles fussent revenues sur leurs pas. Tout l'Olympe semblait se mouvoir par des lois nouvelles; la terre même était changée. Une fausse Ithaque se présentait toujours au pilote pour l'amuser, tandis qu'il s'éloignait de la véritable. Plus il s'avancait vers cette image trompeuse du rivage de l'île, plus cette image reculait; elle fuyait toujours devant lui, et il ne savait que croire de cette fuite. Quelquefois il s'imaginait entendre déjà le bruit qu'on fait dans un port. Déjà il se préparait, selon l'ordre qu'il en avait reçu, à aller aborder secrètement dans une petite île qui est auprès de la grande, pour dérober aux amants de Pénélope, conjurés contre Télémaque, le retour de celui-ci. Quelquefois il craignait les écueils dont cette côte de la mer est bordée; et il lui semblait entendre l'horrible mugissement des vagues qui vont

¹⁾ On n'a pu d'abord se guider sur la mer que par le secours des étoiles. Depuis le treizième siècle de l'ère chrétienne, on se sert de la boussole.

se briser contre ces écueils: puis tout à coup il remarquait que la terre paraissait encore éloignée; les montagnes n'étaient à ses yeux, dans cet éloignement, que comme de petits nuages qui obscurcissent quelquefois l'horizon pendant que le soleil se couche. Ainsi Achamas était étonné; et l'impression de la divinité trompeuse qui charmait ses yeux lui faisait éprouver un certain saisissement qui lui avait été jusqu'alors inconnu. Il était même tenté de croire qu'il ne veillait pas, et qu'il était dans l'illusion d'un songe.

Cependant Neptune commanda au vent d'orient de souffler pour jeter le navire sur les côtes de l'Hespérie. Le vent obéit avec tant de violence que le navire arriva bientôt sur le rivage que Neptune avait marqué.

Déjà l'aurore annonçait le jour; déjà les étoiles, qui craignent les rayons du soleil, et qui en sont jalouses, allaient cacher dans l'Océan leurs sombres feux, quand le pilote s'écria: Enfin, je n'en puis plus douter, nous touchons presque à l'île d'Ithaque! Télémaque, réjouissez-vous: dans une heure vous pourrez revoir Pénélope, et peut-être trouver Ulysse remonté sur son trône!

A ce cri, Télémaque, qui était immobile dans les bras du sommeil, s'éveille, se lève, monte au gouvernail, embrasse le pilote, et de ses yeux encore à peine ouverts regarde fixement la côte voisine. Il gémit, ne reconnaissant point le rivage de sa patrie. Hélas! où sommes-nous? dit-il: ce n'est point là ma chère Ithaque! Vous vous êtes trompé, Achamas, vous connaissez mal cette côte, si éloignée de votre pays. Non, non répondit Achamas, je ne puis me tromper en considérant les bords de cette île. Combien de fois suis-je entré dans votre port! j'en connais jusques aux moindres rochers; le rivage de Tyr n'est guère mieux dans ma mémoire. Reconnaissez cette montagne qui avance; voyez ce rocher qui s'élève comme une tour; n'entendez-vous pas la vague qui se rompt contre ces autres rochers qui semblent menacer la mer par leur chute? Mais ne remarquez-vous pas le temple de Minerve qui fend la nue? Voilà la forteresse et la maison d'Ulysse, votre père.

Vous vous trompez, ô Achamas, répondit Télémaque; je vois au contraire une côte assez relevée, mais unie: j'aperçois une ville qui n'est point Ithaque. O dieux! est-ce ainsi que vous vous jouez des hommes?

Pendant qu'il disait ces paroles, tout à coup les yeux d'Achamas furent changés. Le charme se rompit; il vit le rivage tel qu'il était véritablement, et reconnut son erreur. Je l'avoue, ô Télémaque, s'écria-t-il: quelque divinité ennemie avait enchanté mes yeux; je croyais voir Ithaque; et son image tout entière se présentait à moi; mais dans ce moment elle disparaît comme un songe. Je vois une autre ville; c'est sans doute Salente, qu'Idoménée, fugitif de Crète, vient de fonder dans l'Hespérie: j'aperçois des murs qui s'élèvent et qui ne sont pas encore achevés; je vois un port qui n'est pas encore entièrement fortifié.

Pendant qu'Achamas remarquait les divers ouvrages nouvellement faits dans cette ville naissante, et que Télémaque déplorait son malheur, le vent que Neptune faisait souffler les fit entrer à pleines voiles dans une rade où ils se trouvèrent à l'abri, et tout auprès du port.

Mentor, qui n'ignorait ni la vengeance de Neptune, ni le cruei artifice de Vénus, n'avait fait que sourire de l'erreur d'Achamas. Quand ils furent dans cette rade, Mentor dit à Télémaque: *Jupiter vous éprouve; mais il ne veut votre perte, au contraire: il ne vous éprouve que pour vous ouvrir le chemin de la gloire.* Souvenez-vous des travaux d'Hercule: ayez toujours devant vos yeux ceux de votre père. *Quiconque ne sait pas souffrir n'a point un grand coeur.*

Récit de Philoctète. ¹⁾ Mort d'Hercule.

Je suivais partout le grand Hercule, qui a délivré la terre de tant de monstres, et devant qui les autres héros n'étaient que comme sont les faibles roseaux auprès d'un grand chêne, ou comme les moindres oiseaux en présence de l'aigle. Ses malheurs et les miens vinrent de ce qu'il épousa Déjanire ²⁾, que bientôt après il abandonna. Déjanire brûla du désir de la vengeance; elle se ressouvint de cette fatale tunique que le Centaure Nessus ³⁾ lui avait laissée, en mourant, pour qu'elle la portât à Hercule. Cette tunique, pleine du sang

¹⁾ Ami et compagnon d'Hercule.

²⁾ Fille d'Aénée, roi de Calydan, dans l'Étolie, ou *Livadie* actuelle.

³⁾ Les Centaures - monstres fabuleux à moitié hommes, à moitié chevaux.

venimeux du Centaure, renfermait le poison des flèches dont ce monstre avait été percé. Vous savez que les flèches d'Hercule, qui tua ce perfide Centaure, avaient été trempées dans le sang de l'hydre ¹⁾ de Lerne, et que ce sang empoisonnait ses flèches, en sorte que toutes les blessures qu'elles faisaient étaient incurables.

Hercule, s'étant revêtu de cette tunique, sentit bientôt le feu dévorant qui se glissait jusque dans la moelle de ses os; il poussait des cris horribles dont le mont Oeeta ²⁾ résonnait, et faisait retentir toutes les profondes vallées; la mer même en paraissait émue: les taureaux les plus furieux, qui auraient mugé dans leurs combats, n'auraient pas fait un bruit aussi affreux. Le malheureux Lychas, qui lui avait apporté de la part de Déjanire cette tunique, ayant osé s'approcher de lui, Hercule, dans le transport de sa douleur, le prit, le fit pirouetter comme un frondeur fait avec sa fronde tourner la pierre qu'il veut jeter loin de lui. Ainsi Lychas, lancé du haut de la montagne par la puissante main d'Hercule, tomba dans les flots de la mer, où il fut changé tout à coup en un rocher qui garde encore la figure humaine, et qui, étant toujours battu par les vagues irritées, épouvante de loin les sages pilotes.

Après ce malheur de Lychas, je crus que je ne pouvais plus me fier à Hercule; je songeais à me cacher dans les cavernes les plus profondes. Je le voyais déraciner sans peine d'une main les hauts sapins et les vieux chênes, qui, depuis plusieurs siècles, avaient méprisé les vents et les tempêtes. De l'autre main, il tâchait en vain d'arracher de dessus son dos la fatale tunique; elle s'était collée sur sa peau et comme incorporée à ses membres. A mesure qu'il la déchirait, il déchirait aussi sa peau et sa chair; son sang ruisselait et trempait la terre. Enfin, sa vertu surmontant sa douleur, il s'écria: Tu vois, ô mon cher Philoctète, les maux que les dieux me font souffrir: ils sont justes, c'est moi qui les ai offensés. Après avoir vaincu tant d'ennemis, je péris, et je suis content de périr pour apaiser les dieux. Mais, hélas! cher ami, où est ce que tu fuis? L'excès de la douleur

¹⁾ Serpent dont les sept têtes renaissaient à mesure qu'on les coupait. Il habitait dans le lac ou marais de Lerne, sur les confins de l'Argolide et de la Laconie, ou *Morée*, et désolait les environs.

²⁾ Chaîne de montagnes qui séparent la Phocide de la Thessalie.

m'a fait commettre, il est vrai, contre ce misérable Lychas une cruauté que je me reproche : il n'a pas su quel poison il me présentait ; il n'a point mérité ce que je lui ai fait souffrir : mais crois-tu que je puisse oublier l'amitié que je te dois et vouloir l'arracher la vie ? Non, non, je ne cesserai point d'aimer Philoctète. Philoctète recevra dans son sein mon âme prête à s'envoler : c'est lui qui recueillera mes cendres. Où es-tu donc, ô mon cher Philoctète, Philoctète, la seule espérance qui me reste ici-bas ?

A ces mots, je me hâte de courir vers lui, il me tend les bras et veut m'embrasser, mais il se retient, dans la crainte d'allumer dans mon sein le feu cruel dont il est lui-même brûlé. Hélas ! dit-il, cette consolation même ne m'est plus permise. En parlant ainsi, il assemble tous ces arbres qu'il vient d'abattre : il en fait un bûcher sur le sommet de la montagne, il monte tranquillement sur le bûcher ; il étend la peau du lion de Némée ¹⁾, qui avait si longtemps couvert ses épaules lorsqu'il allait d'un bout de la terre à l'autre abattre les monstres et délivrer les malheureux ; il s'appuie sur sa massue, et il m'ordonne d'allumer le feu du bûcher.

Mes mains, tremblantes et saisies d'horreur, ne purent lui refuser ce cruel office ; car la vie n'était plus pour lui un présent des dieux, tant elle lui était funeste ! Je craignis même que l'excès de ses douleurs ne le transportât jusqu'à faire quelque chose d'indigne de cette vertu qui avait étonné l'univers. Comme il vit que la flamme commençait à prendre au bûcher : C'est maintenant, s'écria-t-il, mon cher Philoctète, que j'éprouve ta véritable amitié ; car tu aimes mon honneur plus que ma vie. Que les dieux te le rendent ! Je te laisse ce que j'ai de plus précieux sur la terre, ces flèches trempées dans le sang de l'hydre de Lerne. Tu sais que les blessures qu'elles font sont incurables ; par elles tu seras invincible comme je l'ai été, et aucun mortel n'osera combattre contre toi. Souviens-toi que je meurs fidèle à notre amitié, et n'oublie jamais combien tu m'as été cher. Mais, s'il est vrai que tu sois touché de mes maux, tu peux me donner une dernière consolation : promets-moi de ne découvrir jamais à aucun mortel ni ma mort, ni le lieu où tu auras caché mes cendres. Je le lui promis, hélas ! je le jurai même, en arrosant son

¹⁾ Ville de l'Argolide, aux frontières de la Corinthie, célèbre par les jeux qu'on y célébrait tous les trois ans en l'honneur de Jupiter.

bûcher de mes larmes. Un rayon de joie parut dans ses yeux ; mais tout à coup un tourbillon de flammes qui l'enveloppa étouffa sa voix, et le déroba presque à ma vue. Je le voyais encore un peu néanmoins au travers des flammes avec un visage aussi serein que s'il eût été couronné de fleurs et couvert de parfums dans la joie d'un festin délicieux, au milieu de tous ses amis.

Le feu consuma bientôt tout ce qu'il y avait de terrestre et de mortel en lui ¹⁾. Bientôt il ne lui resta rien de tout ce qu'il avait reçu, dans sa naissance, de sa mère Alcène ; mais il conserva, par l'ordre de Jupiter, cette nature subtile et immortelle, cette flamme céleste qui est le vrai principe de vie, et qu'il avait reçu du père des dieux : ainsi il alla avec eux, sous les voûtes dorées du brillant Olympe, boire le nectar ²⁾, où les dieux lui donnèrent pour épouse l'aimable Hébé, qui est la déesse de la jeunesse et qui versait le nectar dans la coupe du grand Jupiter.

Combat de Télémaque et d'Hippias.

Un jour, Télémaque ayant fait sur les Dauniens ³⁾ quelques prisonniers, Phalante ⁴⁾ prétendit que ces captifs devaient lui appartenir, parce que c'était lui, disait-il, qui, à la tête de ses Lacédémoniens, avait défait cette troupe d'ennemis, et que Télémaque, trouvant les Dauniens déjà vaincus et mis en fuite, n'avait eu d'autre peine que celle de leur donner la vie et de les mener dans le camp. Télémaque soutenait, au contraire, que c'était lui qui avait empêché Phalante d'être vaincu, et qui avait remporté la victoire sur les Dauniens. Ils allèrent tous deux défendre leur cause dans l'assemblée

¹⁾ Cinquante-trois ans avant la prise de Troie. Hercule a probablement existé, et ce fut un de ces héros grecs qui se firent remarquer par des actions extraordinaires.

²⁾ C'était le breuvage des dieux, comme l'ambrosie en était la nourriture. L'un et l'autre procuraient l'immortalité, et perpétuaient la jeunesse.

³⁾ Les Dauniens habitaient le petit coin de l'Italie sur la mer Adriatique, dans le voisinage de Salente.

⁴⁾ Prince allié, fondateur du royaume de Tarente et chef des Lacédémoniens.

des rois alliés. Télémaque s'y emporta jusqu'à menacer Phalante : ils se fussent battus sur-le-champ, si on ne les eût arrêtés.

Phalante avait un frère nommé Hippias, célèbre dans toute l'armée par sa valeur, par sa force et par son adresse. Pollux¹⁾, disaient les Tarentins, ne combattait pas mieux du ceste ; Castor n'eût pu le surpasser pour conduire un cheval ; il avait presque la taille et la force d'Hercule. Toute l'armée le craignait ; car il était encore plus querelleur et plus brutal qu'il n'était fort et vaillant.

Hippias, ayant vu avec quelle hauteur Télémaque avait menacé son frère, va à la hâte prendre les prisonniers, pour les emmener à Tarente, sans attendre le jugement de l'assemblée. Télémaque, à qui on vint le dire en secret, sortit en frémissant de rage. Tel qu'un sanglier écumant qui cherche le chasseur par lequel il a été blessé, on le voyait errer dans le camp, cherchant des yeux son ennemi en branlant le dard dont il le voulait percer ; enfin, il le reconte, et, en le voyant, sa fureur redouble. Ce n'était plus ce sage Télémaque instruit par Minerve sous la figure de Mentor, c'était un frénétique, ou un lion furieux.

Aussitôt il crie à Hippias : Arrête, ô le plus lâche de tous les hommes ! arrête, nous allons voir si tu pourras m'enlever les dépouilles de ceux que j'ai vaincus. Tu ne les conduiras point à Tarente ; va, descends tout à l'heure sur les rives sombres du Styx. Il dit et il lança son dard ; mais il le lança avec tant de fureur qu'il ne put mesurer son coup ; le dard ne toucha point Hippias. Aussitôt Télémaque prend son épée, dont la garde était d'or, et que Laërte lui avait donnée quand il partit d'Ithaque, comme un gage de sa tendresse. Laërte s'en était servi, avec beaucoup de gloire, pendant qu'il était jeune, et elle avait été teinte du sang de plusieurs fameux capitaines des Epirotes²⁾ dans une guerre où Laërte fut victorieux. A peine Télémaque eut tiré cette épée, qu'Hippias, qui voulait profiter de l'avantage de sa force, se jeta pour l'arracher des mains du jeune fils d'Ulysse. L'épée se rompt dans leurs mains ; ils se saisissent et se serrent l'un l'autre. Les voilà comme deux bêtes cruelles qui cherchent à se déchirer, le feu brille dans leurs yeux ; ils se raccourcissent,

¹⁾ Castor et Pollux étaient deux jumeaux, fils de Jupiter.

²⁾ Habitants de l'Épire.

ils s'allongent, ils s'abaissent, ils se relèvent, ils s'élancent, ils sont altérés de sang. Les voilà aux prises pied contre pied, main contre main : ces deux corps entrelacés semblaient n'en faire qu'un. Mais Hippias, d'un âge plus avancé, paraissait devoir accabler Télémaque, dont la tendre jeunesse était moins nerveuse. Déjà Télémaque, hors d'haleine, sentait ses genoux chancelants. Hippias, le voyant ébranlé, redoublait ses efforts. C'était fait du fils d'Ulysse ; il allait porter la peine de sa témérité et de son emportement, si Minerve, qui veillait de loin sur lui et qui ne le laissait dans cette extrémité de péril que pour l'instruire, n'eût déterminé la victoire en sa faveur.

Elle ne quitta point le palais de Salente ; mais elle envoya Iris¹⁾ la prompte messagère des dieux. Celle-ci, volant d'une aile légère, fendit les espaces immenses des airs, laissant après elle une longue trace de lumière qui peignait un nuage de mille diverses couleurs ; elle ne se reposa que sur le rivage de la mer où était campée l'armée innombrable des alliés : elle voit de loin la querelle, l'ardeur et les efforts des deux combattants ; elle frémit à la vue du danger où était le jeune Télémaque ; elle s'approche, enveloppée d'un nuage clair qu'elle avait formé de vapeurs subtiles. Dans le moment où Hippias, sentant toute sa force, se crut victorieux, elle couvrit le jeune nourrisson de Minerve de l'égide²⁾ que la sage déesse lui avait confiée. Aussitôt Télémaque, dont les forces étaient épuisées, commence à se ranimer. A mesure qu'il se ranime, Hippias se trouble ; il sent je ne sais quoi de divin qui l'étonne et qui l'accable. Télémaque le presse et l'attaque, tantôt dans une situation, tantôt dans une autre ; il l'ébranle, il ne lui laisse aucun moment pour se rassurer ; enfin il le jette par terre et tombe sur lui. Un grand chêne du mont Ida³⁾, que la hache a coupé par mille coups dont toute la forêt a retenti, ne fait pas un plus horrible bruit en tombant ; la terre en gémit ; tout ce qui l'environne en est ébranlé.

Cependant la sagesse était revenue avec la force au dedans de Télémaque. A peine Hippias fut-il tombé sous lui, que le fils d'Ulysse comprit la faute qu'il avait faite d'at-

¹⁾ Le vol d'Iris décrit ici le météore qu'on désigne ordinairement sous le nom d'arc-en-ciel.

²⁾ Bouclier de Minerve, qui lui donna ce nom d'un monstre qu'elle avait tué.

³⁾ Chaîne de montagnes au centre de l'île de Crète.

taquer ainsi le frère d'un des rois alliés qu'il était venu secourir : il rappela en lui-même, avec confusion, les sages conseils de Mentor : il eut honte de sa victoire, et comprit combien il avait mérité d'être vaincu. Cependant Phalante, transporté de fureur, accourait au secours de son frère : il eût percé Télémaque d'un dard qu'il portait, s'il n'eût craint de percer aussi Hippias que Télémaque tenait sous lui dans la poussière. Le fils d'Ulysse eût pu sans peine ôter la vie à son ennemi ; mais sa colère était apaisée, *et il ne songeait plus qu'à réparer sa faute en montrant de la modération* : il se lève en disant : O Hippias ! il me suffit de vous avoir appris à ne mépriser jamais ma jeunesse ; vivez : j'admire votre force et votre courage. Les dieux m'ont protégé, cédez à leur puissance : ne songeons plus qu'à combattre ensemble contre les Dauniens.

Incendie et combat dans un camp.

Adraste ¹⁾ surprit au point du jour les cent vaisseaux qui appartenaient aux alliés.

Le côté du camp qu'il attaqua d'abord fut celui des Tarentins, où commandait Phalante. Les Dauniens y entrèrent avec tant de vigueur, que cette jeunesse lacédémonienne, étant surprise, ne put résister. Pendant qu'ils cherchent leurs armes et qu'ils s'embarrassant les uns les autres dans cette confusion, Adraste fait mettre le feu au camp. Aussitôt la flamme s'élève des pavillons et monte jusqu'aux nues : le bruit du feu est semblable à celui d'un torrent qui inonde toute une campagne, et qui entraîne par sa rapidité les grands chênes avec leurs profondes racines, les moissons, les granges, les étables et les troupeaux. Le vent pousse impetueusement la flamme de pavillon en pavillon, et bientôt tout le camp est comme une vieille forêt qu'une étincelle de feu a embrasée.

Phalante, qui voit le péril de plus près qu'un autre, ne peut y remédier. Il comprend que toutes les troupes vont périr dans cet incendie, si on ne se hâte d'abandonner le camp ; mais il comprend aussi combien le désordre de cette

¹⁾ Roi des Dauniens.

retraite est à craindre devant un ennemi victorieux ; il commence à faire sortir sa jeunesse lacédémonienne encore à demi désarmée. Mais Adraste ne les laisse point respirer : d'un côté, une troupe d'archers adroits perce de flèches innombrables les soldats de Phalante ; de l'autre, des frondeurs jettent une grêle de grosses pierres. Adraste lui-même, l'épée à la main, marchant à la tête d'une troupe choisie des plus intrépides Dauniens, poursuit à la lueur du feu les troupes qui s'enfuient. Il moissonne par le fer tranchant tout ce qui a échappé au feu ; il nage dans le sang et il ne peut s'assouvir de carnage : les lions et les tigres n'égalent point sa furie quand ils égorgent les bergers avec leurs troupeaux. Les troupes de Phalante succombent et le courage les abandonne : la pâle Mort ¹⁾, conduite par une furie infernale dont la tête est hérissée de serpents, glace le sang de leurs veines : leurs membres engourdis se roidissent et leurs genoux chancelants leur ôtent même l'espérance de la fuite.

Phalante, à qui la honte et le désespoir donnent encore un reste de force et de vigueur, élève les mains et les yeux vers le ciel ; il voit tomber à ses pieds son frère Hippias, sous les coups de la main foudroyante d'Adraste. Hippias, étendu par terre, se roule dans la poussière ; un sang noir et bouillonnant sort comme un ruisseau de la profonde blessure qui lui traverse le côté ; ses yeux se ferment à la lumière, son âme furieuse s'enfuit avec tout son sang. Phalante lui-même, tout couvert du sang de son frère et ne pouvant le secourir, se voit enveloppé par une foule d'ennemis qui s'efforcent de le renverser ; son bouclier est percé de mille traits, il est blessé en plusieurs endroits de son corps ; il ne peut plus rallier ses troupes fugitives : les dieux le voient, et ils n'en ont aucune pitié.

Funérailles d'Hippias.

Cependant on voyait le corps du jeune Hippias étendu, qu'on portait dans un cercueil orné de pourpre, d'or et d'argent.

¹⁾ La mythologie en a fait une déesse ; elle était fille de la Nuit et n'avait pas de père. On l'avait personnifiée, comme beaucoup d'autres idées semblables, afin de la rendre sensible en la représentant sous des attributs qui la fissent reconnaître. On lui donnait donc une longue robe noire pour vêtement, et pour arme une faux.

La mort, qui avait éteint ses yeux, n'avait pu effacer toute sa beauté, et les grâces étaient encore à demi peintes sur son visage pâle; on voyait flotter autour de son cou, plus blanc que la neige, mais penché sur l'épaule, ses longs cheveux noirs, plus beaux que ceux d'Atys¹⁾ ou de Ganymède, qui allaient être réduits en cendres: on remarquait dans le côté la blessure profonde par où tout son sang s'était écoulé, et qui l'avait fait descendre dans le royaume sombre de Pluton.

Télémaque, triste et abattu, suivait de près le corps, et lui jetait des fleurs. Quand on fut arrivé au bûcher, le jeune fils d'Ulysse ne put voir la flamme pénétrer les étoffes qui enveloppaient le corps, sans répandre de nouvelles larmes. Adieu, dit-il, ô magnanime Hippias! car je n'ose te nommer mon ami; apaise-toi, ô ombre qui as mérité tant de gloire! Si je ne t'aimais, j'envierais ton bonheur; tu es déshérité des misères où nous sommes encore, et tu en es sorti par le chemin le plus glorieux. Hélas! que je serais heureux de finir de même! Que le Styx n'arrête point ton ombre; que les champs Elysées lui soient ouverts; que la renommée conserve ton nom dans tous les siècles, et que tes cendres reposent en paix!

A peine eut-il dit ces paroles entremêlées de soupirs, que toute l'armée poussa un cri: on s'attendrissait sur Hippias, dont on racontait les grandes actions, et la douleur de sa mort, rappelant toutes ses bonnes qualités, faisait oublier les défauts qu'une jeunesse impétueuse et une mauvaise éducation lui avaient donnés. Mais on était encore plus touché des sentiments tendres de Télémaque. Est-ce donc là, disait-on, ce jeune Grec si fier, si hautain, si dédaigneux, si intraitable? Le voilà devenu doux, humain, tendre. Sans doute *Minerve*, qui a tant aimé son père, l'aime aussi; sans doute elle lui a fait le plus précieux don que les dieux puissent faire aux hommes, en lui donnant, avec la sagesse, un coeur sensible à l'amitié.

Le corps était déjà consumé par les flammes. Télémaque lui-même arrosa de liqueurs parfumées les cendres encore fumantes; puis il les mit dans une urne d'or qu'il couronna de fleurs, et il porta cette urne à Phalante.—Celui-

¹⁾ Berger que Cybèle, mère des dieux, changea en pin après sa mort, et auquel on rendit les honneurs divins; on lui éleva surtout des temples dans l'Achaïe, contrée du Péloponèse.

ci était étendu, percé de diverses blessures, et, dans son extrême faiblesse, il entrevoyait près de lui les portes sombres des enfers.

Télémaque entreprit de descendre aux enfers pour chercher son père dans l'empire de Pluton. Après avoir passé par le Tartare il se rend dans les champs Elysées.

Courte durée de la jeunesse.

Télémaque, ne voyant point son père Ulysse parmi tous les rois, chercha du moins des yeux le divin Laërte, son grand-père. Pendant qu'il le cherchait inutilement, un vieillard vénérable et plein de majesté s'avança vers lui. Sa vieillesse ne ressemblait point à celle des hommes que le poids des années accable sur la terre; on voyait seulement qu'il avait été vieux avant sa mort: c'était un mélange de tout ce que la vieillesse a de grave, avec toutes les grâces de la jeunesse: car ces grâces renaissent même dans les vieillards les plus caducs, au moment où ils sont introduits dans les champs Elysées. Cet homme s'avançait avec empressement, et regardait Télémaque avec complaisance, comme une personne qui lui était fort chère. Télémaque, qui ne le reconnaissait point, était en peine et en suspens.

Je te pardonne, ô mon cher fils, lui dit le vieillard, de ne me point reconnaître; je suis Arcésius¹⁾ père de Laërte. J'avais fini mes jours un peu avant qu'Ulysse, mon petit-fils, partit pour aller au siège de Troie; alors tu étais encore un petit enfant entre les bras de ta nourrice: dès lors j'avais conçu de toi de grandes espérances; elles n'ont point été trompeuses, puisque je te vois descendu dans le royaume de Pluton pour chercher ton père, et que les dieux te soutiennent dans cette entreprise. O heureux enfant, les dieux t'aiment, et te préparent une gloire égale à celle de ton père! O heureux moi-même de te revoir! Cesse de chercher Ulysse en ces lieux; il vit encore, et il est réservé pour relever notre maison

¹⁾ Cet Arcésius était fils de Jupiter; c'est tout ce qu'on en sait par Ovide, qui s'en sert pour relever Ulysse aux yeux des Grecs dans la fameuse dispute de ce prince contre Ajax.

dans l'île d'Ithaque. Laërte même, quoique le poids des années l'ait abattu, jouit encore de la lumière, et attend que son fils revienne lui fermer les yeux. Ainsi les hommes passent comme les fleurs qui s'épanouissent le matin, et qui le soir sont flétries et foulées aux pieds. Les générations des hommes s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide; rien ne peut arrêter le temps, qui entraîne après lui tout ce qui paraît le plus immobile. Toi-même, ô mon fils, mon cher fils! toi-même qui jouis maintenant d'une jeunesse si vive et si féconde en plaisirs, souviens toi que ce bel âge n'est qu'une fleur qui sera presque aussitôt séchée qu'écloso. Tu te verras changer insensiblement: les grâces riantes, les doux plaisirs qui t'accompagnent, la force, la santé, la joie, s'évanouiront comme un beau songe; il ne t'en restera qu'un triste souvenir: la vieillesse languissante et ennemie des plaisirs viendra rider ton visage, courber ton corps, affaiblir tes membres, faire tarir dans ton coeur la source de la joie, te dégoûter du présent, te faire craindre l'avenir, te rendre insensible à tout, excepté à la douleur.

Ce temps te paraît éloigné: hélas! tu te trompes, mon fils; il se hâte, le voilà qui arrive: ce qui vient avec tant de rapidité n'est pas loin de toi; et le présent qui s'enfuit est déjà bien loin, puisqu'il s'anéantit dans le moment que nous parlons, et ne peut plus se rapprocher. *Ne compte donc jamais, mon fils, sur le présent, mais soutiens toi dans le sentier rude et âpre de la vertu, par la vue de l'avenir. Prépare-toi, par des moeurs pures et par l'amour de la justice, une place dans cet heureux séjour de la paix.*

Tu verras enfin bientôt ton père reprendre l'autorité dans Ithaque. Tu es né pour régner après lui; mais, hélas! ô mon fils, que la royauté est trompeuse! Quand on la regarde de loin, on ne voit que grandeur, éclat et délices; mais de près, tout est épineux. Un particulier peut, sans déshonneur, mener une vie douce et obscure. Un roi ne peut, sans se déshonorer, préférer une vie douce et oisive aux fonctions pénibles du gouvernement; il se doit à tous les hommes qu'il gouverne; il ne lui est jamais permis d'être à lui-même: ses moindres fautes sont d'une conséquence infinie, parce qu'elles causent le malheur des peuples, et quelquefois pendant plusieurs siècles, il doit réprimer l'audace des méchants, soutenir l'innocence, dissiper la calomnie. Ce n'est pas assez pour lui de ne faire aucun mal; il faut qu'il fasse tous les biens

possibles dont l'Etat a besoin. *Ce n'est pas assez de faire le bien par soi-même, il faut encore empêcher tous les maux que d'autres feraient, s'ils n'étaient retenus.*

L'armée des princes alliés marche contre Adraste, roi des Dauniens qui méprisait les dieux et ne cherchait qu'à tromper les hommes. Télémaque en est un des adversaires.

Combat d'Adraste et de Télémaque.

L'impie Adraste, trop longtemps souffert sur la terre, trop longtemps, si les hommes n'eussent eu besoin d'un te, châtement, l'impie Adraste touchait enfin à sa dernière heure. Il court, forcené, au-devant de son inévitable destin: l'horreur! les cuisants remords, la consternation, la fureur, la rage, le désespoir, marchent avec lui. A peine voit-il Télémaque, qu'il croit voir l'Averne¹⁾ qui s'ouvre et les tourbillons de flammes qui sortent du noir Phlégéon²⁾ prêtes à la dévorer. Il s'écrie, et sa bouche demeure ouverte sans qu'il puisse prononcer aucune parole: tel qu'un homme dormant, qui, dans un songe affreux, ouvre la bouche et fait des efforts pour parler; mais la parole lui manque toujours et il la cherche en vain. D'une main tremblante et précipitée, Adraste lance son dard contre Télémaque. Celui-ci, intrépide comme l'ami des dieux, se couvre de son bouclier; il semble que la Victoire³⁾, le couvrant de ses ailes, tient déjà une couronne suspendue au-dessus de sa tête: le courage doux et paisible reluit dans ses yeux; on le prendrait pour Minerve même, tant il paraît sage et mesuré au milieu des plus grands périls. Le dard lancé par Adraste est repoussé par le bouclier. Alors Adraste se hâte de tirer son épée, pour ôter au fils d'Ulysse l'avantage de lancer son dard à son tour, Télémaque, voyant Adraste l'épée à la main, se hâte de la mettre aussi et laisse son dard inutile.

¹⁾ Lac de l'Italie, près de Naples.

²⁾ Fleuve imaginaire des enfers, qui roulait des torrents de flammes et environnait de toutes parts les prisons des méchants.

³⁾ Encore une personnification, comme nous en avons vu bien d'autres, la Renommée, l'Envie, la Mort...

Quand on les vit ainsi tous deux combattre de près, tous les autres combattants, en silence, mirent bas les armes pour les regarder attentivement, et on attendit de leur combat la décision de toute la guerre. Les deux glaives, brillants comme les éclairs d'où partent les foudres, se croisent plusieurs fois et portent des coups inutiles sur les armes polies, qui en retentissent. Les deux combattants s'allongent, se replient, s'abaissent, se relèvent tout à coup, et enfin se saisissent. Le lierre, en naissant au pied d'un ormeau, n'en serre pas plus étroitement le tronc dur et noueux par ses rameaux entrelacés jusqu'aux plus hautes branches de l'arbre, que ces deux combattants se serrent l'un l'autre. Adraste n'avait encore rien perdu de sa force; Télémaque n'avait pas encore toute la sienne. Adraste fait plusieurs efforts pour surprendre son ennemi et pour l'ébranler. Il tâche de saisir l'épée du jeune Grec, mais en vain; dans le moment où il la cherche, Télémaque l'enlève de terre et le renverse sur le sable. Alors cet impie, qui avait toujours méprisé les dieux, montre une lâche crainte de la mort: il a honte de demander la vie, et il ne peut s'empêcher de témoigner qu'il la désire: il tâche d'émouvoir la compassion de Télémaque. Fils d'Ulysse, dit-il, enfin c'est maintenant que je connais les justes dieux; ils me punissent comme je l'ai mérité: il n'y a que le malheur qui ouvre les yeux des hommes pour voir la vérité; je la vois, elle me condamne. Mais qu'un roi malheureux vous fasse souvenir de votre père, qui est loin d'Ithaque, et touche votre coeur.

Télémaque, qui, le tenant sous ses genoux, avait le glaive déjà levé pour lui percer la gorge, répondit aussitôt: Je n'ai voulu que la victoire et la paix des nations que je suis venu secourir; je n'aime point à répandre le sang. Vivez donc, ô Adraste; mais vivez pour réparer vos fautes: rendez tout ce que vous avez usurpé: rétablissez le calme et la justice sur la côte de la grande Hespérie, que vous avez souillée par tant de massacres et de trahisons; vivez, et devenez un autre homme. Apprenez par votre chute que les dieux sont justes, que *les méchants sont malheureux, qu'ils se trompent en cherchant la félicité dans la violence, dans l'inhumanité et dans le mensonge; qu'enfin rien n'est si doux ni si heureux que la simple et constante vertu.* Donnez-nous pour ôtage votre fils Métrodore, avec douze des principaux de votre nation.

A ces paroles, Télémaque laisse relever Adraste, et lui tend la main, sans se défier de sa mauvaise foi; mais aussitôt Adraste lui lance un second dard fort court, qu'il tenait caché. Le dard était si aigu et lancé avec tant d'adresse, qu'il eût percé les armes de Télémaque, si elles n'eussent été divines. En même temps Adraste se jette derrière un arbre pour éviter la poursuite du jeune Grec. Alors celui-ci s'écrie: Dauniens, vous le voyez, la victoire est à nous, l'impie ne se sauve que par la trahison. *Celui qui ne craint pas les dieux craint la mort; au contraire, celui qui les craint ne craint qu'eux.*

En disant ces paroles, il s'avance vers les Dauniens, et fait signe aux siens, qui étaient de l'autre côté de l'arbre, de couper chemin au perfide Adraste. Adraste craint d'être surpris, fait semblant de retourner sur ses pas, et veut renverser les Cretois qui se présentent à son passage; mais tout à coup Télémaque, prompt comme la foudre que la main du père des dieux lance du haut de l'Olympe sur les têtes coupables, vient fondre sur son ennemi; il le saisit d'une main victorieuse, il le renverse comme le cruel aquilon abat les tendres moissons qui dorent la campagne. Il ne l'écoute plus, quoique l'impie ose encore une fois essayer d'abuser de la bonté de son coeur: il enfonce son glaive, et le précipite dans les flammes du noir Tartare, digne châtement de ses crimes.

A n t i o p e .

Un jour Mentor dit à Télémaque: Les dieux vous aiment et vous préparent un règne plein de sagesse. Tout ce que vous voyez ici est fait moins pour la gloire d'Idoménée que pour votre instruction. Tous ces sages établissements que vous admirez dans Salente ne sont que l'ombre de ce que vous ferez un jour à Ithaque, si vous répondez par vos vertus à votre haute destinée. Il est temps que nous songions à partir d'ici: Idoménée tient un vaisseau prêt pour notre retour.

Aussitôt Télémaque ouvrit son coeur à son ami, mais avec quelque peine, sur un attachement qui lui faisait regretter Salente. Vous me blâmez peut-être, lui dit-il, de prendre

trop facilement des inclinations; mais mon coeur me ferait de continuel reproches, si je vous cachais que j'aime Antiope, fille d'Idoménée. Non, mon cher Mentor, ce n'est point une passion aveugle; c'est goût, c'est estime, c'est persuasion que je serais heur eux si je passais ma vie avec elle. Si jamais les dieux me rendent mon père et qu'il me permette de choisir une femme, Antiope sera mon épouse. Ce qui me touche en elle, c'est son silence, sa modestie, sa retraite, son travail assidu, son industrie pour les ouvrages de laine et de broderie, son application à conduire toute la maison de son père depuis que sa mère est morte, son mépris des vaines parures, l'oubli et l'ignorance même qui paraît en elle de sa beauté. Quand Idoménée lui ordonne de mener les danses des jeunes Crétoises au son des flûtes, on la prendrait pour la riante Vénus, qui est accompagnée des Grâces. Quand il la mène avec lui à la chasse dans les forêts, elle paraît majestueuse et adroite à tirer de l'arc, comme Diane au milieu de ses nymphes; elle seule ne le sait pas, et tout le monde l'admire. Quand elle entre dans les temples des dieux et qu'elle porte sur sa tête les choses sacrées dans des corbeilles, on croirait qu'elle est elle-même la divinité qui habite dans les temples. Avec quelle crainte et quelle religion l'avons-nous vue offrir des sacrifices et fléchir la colère des dieux, quand il a fallu expier quelque faute ou détourner quelque funeste présage. Enfin, quand on la voit avec une troupe de femmes, tenant en sa main une aiguille d'or, on croit que c'est Minerve même qui a pris sur la terre une forme humaine et qui inspire aux hommes les beaux-arts; elle anime les autres à travailler; elle leur adoucit le travail et l'ennui par les charmes de sa voix, lorsqu'elle chante toutes les merveilleuses histoires des dieux; et elle surpasse la plus exquise peinture par la délicatesse de ses broderies. Heureux l'homme qu'un doux hymen unira avec elle! il n'aura à craindre que de la perdre et de lui survivre.

Je prends ici, mon cher Mentor, les dieux à témoin que je suis tout prêt à partir. Antiope ne retardera pas d'un moment mon retour à Ithaque. Je ne veux ni lui parler ni parler d'elle à son père: car je ne dois en parler qu'à vous seul, jusqu'à ce qu'Ulysse, remonté sur son trône, m'ait déclaré qu'il y consent.

Mentor répondit à Télémaque: Vous avez raison, Télémaque, Antiope est un trésor digne d'être cherché dans les

terres les plus éloignées. Son esprit, non plus que son corps, ne se pare jamais de vains ornements; son imagination, quoique vive, est retenue par sa discrétion: elle ne parle que pour la nécessité; et si elle ouvre la bouche, la douce persuasion et les grâces naïves coulent de ses lèvres.

Vous souvenez-vous, ô Télémaque, d'un jour que son père la fit venir? Elle parut, les yeux baissés, couverte d'un grand voile; et elle ne parla que pour modérer la colère d'Idoménée, qui voulait faire punir rigoureusement un de ses esclaves: d'abord elle entra dans sa peine; puis elle le calma, enfin elle lui fit entendre ce qui pouvait excuser ce malheureux; et, sans faire sentir au roi qu'il s'était trop emporté, elle lui inspira des sentiments de justice et de compassion. Thétis, quand elle flatte le vieux Nérée, n'apaise pas avec plus de douceur les flots irrités. Ainsi Antiope, sans prendre aucune autorité et sans se prévaloir de ses charmes, maniera un jour le coeur de son époux comme elle touche maintenant sa lyre quand elle en veut tirer les plus tendres accords. Encore une fois, Télémaque, votre amour pour elle est juste; les dieux vous la destinent: vous l'aimez d'un amour raisonnable; il faut attendre qu'Ulysse vous la donne.

Avez-vous observé, comme moi, qu'elle se montre encore moins et qu'elle baisse plus les yeux depuis votre retour? Elle sait tout ce qui vous est arrivé d'heureux dans la guerre; elle n'ignore ni votre naissance, ni tout ce que les dieux ont mis en vous: c'est ce qui la rend si modeste et si réservée. Allons, Télémaque, allons vers Ithaque; il ne me reste plus qu'à vous faire trouver votre père, et qu'à vous mettre en état d'obtenir une femme digne de l'âge d'or: fût-elle bergère dans la froide Algide¹⁾, au lieu qu'elle est fille du roi de Salénie, vous seriez trop heureux de la posséder.

Chasse au sanglier.

Le roi, voyant que tous les moyens de retenir les deux étrangers lui échappaient, prit enfin la résolution de faire une grande chasse, dont il voulut donner le plaisir à sa fille.

¹⁾ Petit pays et ville du Latium, au bas d'une montagne du même nom.

Antiope monte un cheval écumant, fougueux, et semblable à ceux que Castor domptait pour les combats; elle le conduit sans peine; une troupe de jeunes filles la suit avec ardeur; elle paraît au milieu d'elles comme Diane dans les forêts. Le roi la voit, et il ne peut se lasser de la voir; en la voyant, il oublie tous ses malheurs passés. Télémaque la voit aussi, et il est encore plus touché de la modestie d'Antiope que de son adresse et de toutes ses grâces.

Les chiens poursuivaient un sanglier d'une grandeur énorme et furieux comme celui de Calydon;¹⁾ ses longues soies étaient dures et hérissées comme des dards; ses yeux étincelants étaient pleins de sang et de feu; son souffle se faisait entendre de loin, comme le bruit sourd des vents séditieux, quand Eole les rappelle dans son antre pour apaiser les tempêtes: ses défenses, longues et crochues comme la faux tranchante des moissonneurs, coupaient le tronc des arbres. Tous les chiens qui osaient en approcher étaient déchirés; les plus hardis chasseurs, en le poursuivant, craignaient de l'atteindre.

Antiope, légère à la course comme les vents, ne craignit point de l'attaquer de près, elle lui lance un trait qui le perce au-dessus de l'épaule. Le sang de l'animal farouche ruisselle, et le rend plus furieux, il se tourne vers celle qui l'a blessé. Aussitôt le cheval d'Antiope, malgré sa fierté, frémit et recule, le sanglier monstrueux s'élançe contre lui, semblable aux pesantes machines qui ébranlent les murailles des plus fortes villes. Le coursier chancelle et est abattu: Antiope se voit par terre, hors d'état d'éviter le coup fatal de la défense du sanglier animé contre elle. Mais Télémaque, attentif au danger d'Antiope, était déjà descendu de cheval. Plus prompt que les éclairs, il se jette entre le cheval abattu et le sanglier, qui revient pour venger son sang; il tient dans ses mains un long dard, et l'enfonce presque tout entier dans le flanc de l'horrible animal, qui tombe plein de rage.

A l'instant, Télémaque en coupe la hure, qui fait encore peur quand on la voit de près, et qui étonne tous les chasseurs: il la présente à Antiope. Elle en rougit; elle consulte des yeux son père, qui, après avoir été saisi de frayeur, est transporté de joie de la voir hors de péril, et lui fait signe qu'elle doit accepter ce don. En le prenant, elle dit à Télémaque:

¹⁾ La description faite de ce monstre est empruntée à Ovide.

Je reçois de vous avec reconnaissance un autre don plus grand, car je vous dois la vie. A peine eut-elle parlé, qu'elle craignit d'avoir trop dit; elle baissa les yeux et rentra brusquement dans la troupe de ses jeunes compagnes, où elle remonta à cheval.

Cléomènes où la victime d'un oracle.

Un jour Télémaque s'avança vers les Phéaciens du vaisseau qui était arrêté sur le rivage. Il s'adressa à un vieillard d'entre eux pour lui demander d'où ils venaient, où ils allaient, et s'ils n'avaient point vu Ulysse. Le vieillard répondit:

Nous venons de notre île qui est celle des Phéaciens:¹⁾ nous allons chercher des marchandises vers l'Épire. Ulysse, comme on vous l'a déjà dit, a passé dans notre parti. Quel est, ajouta aussitôt Télémaque, cet homme si triste qui cherche les lieux les plus déserts en attendant que votre vaisseau parte? C'est, répondit le vieillard, un étranger qui nous est inconnu; mais on dit qu'il se nomme Cléomènes; qu'il est né en Phrygie;²⁾ qu'un oracle avait prédit à sa mère, avant sa naissance, qu'il serait roi, pourvu qu'il ne demeurât point dans sa patrie, et que, s'il y demeurait, la colère des dieux se ferait sentir aux Phrygiens par une cruelle peste. Dès qu'il fut né, ses parents le donnèrent à des matelots, qui le portèrent dans l'île de Lesbos³⁾. Il y fut nourri en secret aux dépens de sa patrie, qui avait un si grand intérêt de le tenir éloigné. Bientôt il devint grand, robuste, agréable et adroit à tous les exercices du corps; il s'appliqua même, avec beaucoup de goût et de génie, aux sciences et aux beaux-arts. Mais on ne peut le souffrir dans aucun pays: la prédiction faite sur lui devint célèbre; on le reconnut bientôt partout où il alla; partout les rois craignaient qu'il ne leur enlevât leur diadème. Ainsi il est errant depuis sa jeunesse, et il ne peut trouver aucun lieu du monde où il lui soit libre de s'arrêter. Il a souvent passé chez des peuples fort éloignés du sien; mais à peine

¹⁾ Peuple fabuleux qui habitait l'île de Corcyre.

²⁾ Région de l'Asie Mineure, à peu près au centre, faisant partie de l'Anatolie actuelle.

³⁾ Grande île de l'Archipel grec.

est-il arrivé dans une ville, qu'on y découvre sa naissance et l'oracle qui le regarde. Il a beau se cacher et choisir en chaque lieu quelque genre de vie obscure; ses talents éclatent, dit-on, toujours malgré lui, et pour la guerre, et pour les lettres, et pour les affaires les plus importantes; il se présente toujours en chaque pays quelque occasion imprévue qui l'entraîne et qui le fait connaître au public. C'est son mérite qui fait son malheur; il le fait craindre et l'exclut de tous les pays où il veut habiter. Sa destinée est d'être estimé, aimé, admiré partout, mais rejeté de toutes les terres connues. Il n'est plus jeune; et cependant il n'a pu encore trouver aucune côte, ni de l'Asie, ni de la Grèce, où l'on ait voulu le laisser vivre en quelque repos. C'est un homme sage et modéré, qui craint les dieux, qui connaît bien les hommes, et qui sait vivre en paix avec eux sans les estimer. Voilà ce qu'on raconte de cet étranger dont vous me demandez des nouvelles.

Pendant cette conversation, Télémaque tournait souvent ses yeux vers la mer, qui commençait à être agitée. Le vent soulevait les flots, qui venaient battre les rochers, les blanchissant de leur écume. Dans ce moment, le vieillard dit à Télémaque: Il faut que je parte; mes compagnons ne peuvent m'attendre. En disant ces mots, il court au rivage: on s'embarque; on n'entend que cris confus sur ce rivage, par l'ardeur des mariners impatientés de partir.

Cet inconnu, qu'on nommait Cléomènes, avait erré quelque temps dans le milieu de l'île, montant sur le sommet de tous les rochers, et considérant de là les espaces immenses des mers avec une tristesse profonde. Télémaque ne l'avait point perdu de vue, et il ne cessait d'observer ses pas. Son coeur était attendri pour un homme vertueux, errant, malheureux, destiné aux plus grandes choses, et servant de jouet à une rigoureuse fortune loin de sa patrie. Au moins, disait-il en lui-même, peut-être reverrai-je Ithaque; mais ce Cléomènes ne peut jamais revoir la Phrygie. L'exemple d'un homme encore plus malheureux que lui adoucissait la peine de Télémaque. Enfin cet homme, voyant son vaisseau prêt, était descendu de ces rochers escarpés avec autant de vitesse et d'agilité qu'Apollon dans les forêts de Lycie¹⁾, ayant noué ses cheveux blonds, passe au travers des précipices pour aller

¹⁾ Partie de l'Anatolie.

percer de ses flèches les cerfs et les sangliers. Déjà cet inconnu est dans le vaisseau, qui fend l'onde amère et qui s'éloigne de la terre.

Alors une impression secrète de douleur saisit le coeur de Télémaque; il s'afflige sans savoir pourquoi; les larmes coulent de ses yeux, et rien ne lui est si doux que de pleurer. En même temps, il aperçoit sur le rivage tous les mariners de Salente, couchés sur l'herbe et profondément endormis. Ils étaient las et abattus: le doux sommeil s'était insinué dans leurs membres, et tous les humides pavots¹⁾ de la nuit avaient été répandus sur eux en plein jour par la puissance de Minerve. Télémaque est étonné de voir cet assoupissement universel des Salentins, pendant que les Phéaciens avaient été si attentifs et si diligents pour profiter du vent favorable; mais il est encore plus occupé à regarder le vaisseau phéacien prêt à disparaître au milieu des flots, qu'à marcher vers les Salentins pour les éveiller; un étonnement et un trouble secret tiennent ses yeux attachés vers ce vaisseau déjà parti, dont il ne voit plus que les voiles qui blanchissent un peu dans l'onde azurée.

Enfin il revient un peu de cette espèce d'enchantement, et les larmes recommencent à couler de ses yeux. Alors Mentor lui dit: Je ne m'étonne point, mon cher Télémaque, de vous voir pleurer; la cause de votre douleur, qui vous est inconnue, ne l'est pas à Mentor: c'est la nature qui parle et qui se fait sentir; c'est elle qui attendrit votre coeur. L'inconnu qui vous a donné une si vive émotion est le grand Ulysse: ce qu'un vieillard phéacien vous a raconté de lui, sous le nom de Cléomènes, n'est qu'une fiction faite pour cacher plus sûrement le retour de votre père dans son royaume. Il s'en va tout droit à Ithaque; déjà il est bien près du port, et il revoit enfin ces lieux si longtemps désirés. Vos yeux l'ont vu, comme on vous l'avait prédit autrefois, mais sans le connaître: bientôt vous le verrez, et vous le connaîtrez, et il vous connaîtra; mais maintenant les dieux ne pouvaient permettre votre reconnaissance hors d'Ithaque. Son coeur n'a pas été moins ému que le vôtre; il est trop sage pour se découvrir à nul mortel, dans un lieu où il pourrait être exposé à des trahisons et aux insultes des cruels amants

¹⁾ Le suc des pavots a la propriété de porter au sommeil: cette plante avait donc été consacrée à Morphée.

de Pénélope. Ulysse, votre père, est le plus sage de tous les hommes; son coeur est comme un puits profond, on ne saurait y puiser son secret. *Il aime la vérité et ne dit jamais rien qui la blesse, mais il ne la dit que pour le besoin; et la sagesse, comme un sceau, tient toujours ses lèvres fermées à toute parole inutile.* Combien a-t-il été ému en vous parlant! combien s'est-il fait de violence pour ne se point découvrir! que n'a-t-il pas souffert en vous voyant! Voilà ce qui le rendait triste et abattu.

Pendant ce discours, Télémaque, attendri et troublé, ne pouvait retenir un torrent de larmes; les sanglots l'empêchèrent, même longtemps, de répondre; enfin il s'écria: Hélas! mon cher Mentor, je sentais bien dans cet inconnu je ne sais quoi qui m'attirait à lui et qui remuait toutes mes entrailles. Mais pourquoi ne m'avez-vous pas dit, avant son départ, que c'était Ulysse, puisque vous le connaissiez? pourquoi l'avez-vous laissé partir sans lui parler et sans faire semblant de le connaître? Quel est donc ce mystère? Serai-je toujours malheureux? Les dieux irrités me veulent-ils tenir comme Tantale altéré, qu'une onde trompeuse amuse, s'enfuyant de ses lèvres? Ulysse, Ulysse, m'avez-vous échappé pour jamais? Peut-être ne le verrai-je plus! Peut-être que les amants de Pénélope le feront tomber dans les embûches qu'ils me préparaient! Au moins, si je le suivais, je mourrais avec lui! O Ulysse! ô Ulysse, si la tempête ne vous rejette point encore contre quelque écueil (car j'ai tout à craindre de la fortune ennemie), je tremble de peur que vous n'arriviez à Ithaque avec un sort aussi funeste qu'Agamemnon à Mycènes¹⁾. Mais pourquoi, cher Mentor, m'avez-vous envié mon bonheur? Maintenant je l'embrasserais; je serais déjà avec lui dans le port d'Ithaque; nous combattrions pour vaincre tous nos ennemis.

Mentor lui répondit en souriant: Voyez, mon cher Télémaque, comment les hommes sont faits: vous voilà tout désolé, parce que vous avez vu votre père sans le reconnaître. Que n'eussiez-vous pas donné hier pour être assuré qu'il n'était pas mort? Aujourd'hui, vous en êtes assuré par vos propres yeux; et cette assurance, qui devrait vous combler de

¹⁾ Ville du Péloponèse, capitale du royaume de ce nom, au voisinage d'Argos; Agamemnon y résidait.

joie, vous laissez dans l'amertume! Ainsi le coeur malade des mortels compte toujours pour rien ce qu'il a le plus désiré, dès qu'il le possède, et est ingénieux pour se tourmenter sur ce qu'il ne possède pas encore.

C'est pour exercer votre patience que les dieux vous tiennent ainsi en suspens. Vous regardez ce temps comme perdu; sachez que c'est le plus utile de votre vie, car ces peines servent à vous exercer dans la plus nécessaire de toutes les vertus pour ceux qui doivent commander.

Mentor changé en Minerve.

Mentor voulut mettre la patience de Télémaque à une dernière épreuve. Dans le moment où le jeune homme allait avec ardeur presser les matelots pour hâter le départ, Mentor l'arrête tout à coup et l'engage à faire sur le rivage un grand sacrifice à Minerve. Télémaque fait avec docilité ce que Mentor veut. On dresse deux autels de gazon. L'encens fume, le sang des victimus coule. Télémaque pousse des soupirs tendres vers le ciel; il reconnaît la puissante protection de la déesse.

A peine le sacrifice est-il achevé, qu'il suit Mentor dans les routes sombres d'un petit bois voisin. Là, il aperçoit tout à coup que le visage de son ami prend une nouvelle forme: les rides de son front s'effacent, comme les ombres disparaissent quand l'Aurore, de ses doigts de rose, ouvre les portes de l'orient et enflamme tout l'horizon; ses yeux creux et austères se changent en des yeux bleus d'une douceur céleste et pleins d'une flamme divine; sa barbe grise et négligée disparaît; des traits nobles et fiers, mêlés de douceur et de grâce, se montrent aux yeux de Télémaque ébloui. Il reconnaît un visage de femme, avec un teint plus uni qu'une fleur tendre; on y voit la blancheur des lys mêlés de roses naissantes. Sur ce visage fleurit une éternelle jeunesse avec une majesté simple et négligée; une odeur d'ambrosie se répand de ses cheveux flottants; ses habits éclatent comme les vives couleurs dont le soleil, en se levant, peint les sombres voûtes du ciel et les nuages qu'il vient dorer. Cette divinité ne touche pas du pied à terre; elle coule légèrement dans l'air, comme un oiseau le fend de ses ailes: elle tient de sa puissante main une lance brillante, capable de faire trembler les

villes et les nations les plus guerrières; Mars même en serait effrayé. Sa voix est douce et modérée, mais forte et insinuante; toutes ses paroles sont des traits de feu qui percent le coeur de Télémaque et qui lui font ressentir je ne sais quelle douleur délicieuse: sur son casque paraît l'oiseau triste d'Athènes et sur sa poitrine brille la redoutable égide. A ces marques, Télémaque reconnaît Minerve.

O déesse, dit-il, c'est donc vous-même qui avez daigné conduire le fils d'Ulysse pour l'amour de son père!... Il voulait en dire davantage; mais la voix lui manqua, ses lèvres s'efforçaient en vain d'exprimer les pensées qui sortaient avec impétuosité du fond de son coeur; la divinité présente l'accablait; et il était comme un homme qui, dans un songe, est oppressé jusqu'à perdre la respiration, et qui, par l'agitation pénible de ses lèvres, ne peut former aucune voix.

Enfin Minerve prononça ces paroles: Fils d'Ulysse, écoutez-moi pour la dernière fois. Je n'ai instruit aucun mortel avec autant de soin que vous; je vous ai mené par la main au travers des naufrages, des terres inconnues, des guerres sanglantes et de tous les maux qui peuvent éprouver le coeur de l'homme. Je vous ai montré, par des expériences sensibles, les vraies et les fausses maximes par lesquelles on peut régner. Vos fautes ne vous ont pas été moins utiles que vos malheurs: *car quel est l'homme qui peut gouverner sagement s'il n'a jamais souffert, et s'il n'a jamais profité des souffrances où ses fautes l'ont précipité?*

Vous avez rempli, comme votre père, les terres et les mers de vos tristes aventures. Allez, vous êtes maintenant digne de marcher sur ses pas. Il ne vous reste plus qu'un court et facile trajet jusques à Ithaque, où il arrive dans ce moment: combattez avec lui. obéissez lui comme le moindre de ses sujets; donnez-en l'exemple aux autres. Il vous donnera pour épouse Antiope; *et vous serez heureux avec elle, pour avoir moins cherché la beauté que la sagesse et la vertu.*

Lorsque vous régnerez, mettez toute votre gloire à renouveler l'âge d'or: *écoutez tout le monde, croyez peu de gens; gardez-vous bien de vous croire trop vous-même; craignez de vous tromper, mais ne craignez jamais de laisser voir aux autres que vous avez été trompé.*

Aimez les peuples; n'oubliez rien pour en être aimé. La crainte est nécessaire quand l'amour manque; mais il la

faut toujours employer à regret, comme les remèdes les plus violents et les plus dangereux.

N'oubliez jamais que les rois ne règnent point pour leur propre gloire, mais pour le bien des peuples. Les biens qu'ils font s'étendent jusque dans les siècles les plus éloignés; les maux qu'ils font se multiplient de génération, en génération, jusqu'à la postérité la plus reculée. Un mauvais règne fait quelquefois la calamité de plusieurs siècles.

Surtout soyez en garde contre votre humeur: c'est un ennemi que vous porterez partout avec vous jusqu'à la mort; il entrera dans vos conseils, et vous trahira, si vous l'écoutez. L'humeur fait perdre les occasions les plus importantes; elle donne des inclinations et des aversions d'enfant au préjudice des plus grands intérêts; elle fait décider les plus grandes affaires par les plus petites raisons; elle obscurcit tous les talents, rabaisse le courage rend un homme inégal, faible, vil et insupportable. Défiez-vous de cet ennemi.

Craignez les dieux, ô Télémaque; cette crainte est le plus grand trésor du coeur de l'homme: avec elle vous viendront la sagesse, la justice, la paix, la joie, les plaisirs purs, la vraie liberté la douce abondance, la gloire sans tache.

Je vous quitte, ô fils d'Ulysse; mais ma sagesse ne vous quittera point, pourvu que vous sentiez toujours que *vous ne pouvez rien sans elle.* Il est temps que vous appreniez à marcher tout seul. Je ne me suis séparée de vous en Égypte et à Salente, que pour vous acoutumer à être privé de cette douceur, comme on sèvre les enfants lorsqu'il est temps de leur ôter le lait pour leur donner des aliments solides.

A peine la déesse eut achevé ce discours, qu'elle s'éleva dans les airs, et s'enveloppa d'un nuage d'or et d'azur, où elle disparut. Télémaque, soupirant, étonné et hors de lui-même, se prosterna à terre, levant les mains au ciel; puis il alla éveiller ses compagnons, se hâta de partir, arriva à Ithaque, et reconnut son père chez le fidèle Eumée¹⁾.

¹⁾ Berger et intendant d'Ulysse, qui se cacha chez lui en débarquant à Ithaque. Ce fidèle serviteur reconnut son maître après une absence de vingt ans, et l'aida à se défaire des poursuivants de Pénélope. Il est souvent parlé de lui dans l'Odyssée.



Dział U. franc.
Znak 143
№ inw. 1904

Dział U
Znak 1370
№ inw. 1502

Arrivée de Télémaque dans l'île de Calypso.

3.
Raisonner, rozlegać się
modérer, uśmierzyć
fendre, pruć
l'onde, fala
disparaître, zniknąć
les débris, szczątki
le naufrage, rozbicie okrętu
le banc, ławka wiosłarska
le rameur, wiosłarz
un gouvernail, ster
un mât, maszt
la fierté, duma
supérieur, wyższy.

4.
inférieur, niższy
faire semblant, udawać
la témérité, zuchwałstwo

impunément, bezkarnie
l'empire, państwo
une divinité, bóstwo
insensible, nieczuła
à la merci, na łasce
fameuse, sławna
la valeur, waleczność
errer, błędzić
l'étendue, przestrzeń
les écueils, skały podwodne

5.
enseveli, zatopiony
rassasier, nasycić
se délasser, odpocząć
la pourpre, purpura
flottante, powiewna
négligemment, niedbale
tempérer, łagodzić.

La grotte de Calypso.

rustique, sielski
taillée, wyciosana
les rocailles (f.), kamyczki
une coquille, muszla
tapissée, wysłana
souple, giętki
l'amarante, amarant
émailler, barwić
le tapis, kobierzec
touffus, z bogatym liściem

6.
le bouillon, batwan
l'écume, piana

un tilleul, topola
le détour, zakręt

7.
la réputation, sława
persécuter, nie dać pokoju
fouler, deptać
la mollesse, zniewieściałość
la volupté, rozkosz
trompeuse, zwodnicza
fragile, ułomna
se défier, niedowierzać
présomptueux, zarozumiały
les filets, sidła

8.
le géant, olbrzym
la course, wyścig

le lustre, blask
garantir, uchronić
l'indignation, oburzenie

Triomphe de Mentor et de Télémaque.

9.
le sceptre, berło

10.
éviter, unikać
indignement, niegodziwie
l'artifice, fortel
les mânes, cienie
immoler, zabić na ofiarę
applaudir, przyklasnąć
dresser, wznieść

11.
le présage, przepowiednia
la prospérité, powodzenie

la diligence, pośpiech
le pâturage, pastwisko
tendre, (tutaj) zmierzać
la prédiction, przepowiednia
les principaux, przedniejsi oby-
watele
un imposteur, szalbierz

12.
un bouclier, puklerz
l'égide, tarcza
surprendre, napaść niespodzianie
déconcerter, zmieszać kogo
prodigieux, nadwyzajny
tailler en pièces, rozbić doszczętnie
le fuyard, uciekający
se jouer, igrać

Thermosiris.

13.
chauve, lysy
ride, zmarszczony

vermeil, rumiany
aborder, zbliżyć się
l'ivoire, kość słoniowa

Apollon civilise les bergers de la Thessalie.

14.
les accents, tony
indigné, oburzony
vomir, wyrzucać
des tourbillons, kłęby
l'enclume, kowadło
la caverne, jaskinia
l'airain, spiż
se rouiller, rdzewieć
la fournaise, piec

15.
dépouillé, ogolony
l'ormeau, wiąz
tondre, strzyż
traire, doić
désaltérer, odświeżać
folâtre, płochy
l'haleine, powiew
le daim, daniel

16.
défricher, wykarczować
un carnage, rzeź
la houlette, kij pasterski
hérissier, najeżyć

la crinière, grzywa
la cote de mailles, koszulka że-
żelazna
abattre, powalić
le rugissement, ryk

La ville de Tyr.

17.
délicieux, rozkoszny
fendre, przebijać
empesté, zarażony
l'aquilon, wiatr północny
un môle, tama z kamieni
la teinture, barwa

19.
soutenir, utrzymywać
se résoudre, zdecydować się

18.
la broderie, haft
la navigation, żegluga
la toison d'or, złote runo

20.
innocent, niewinny
blesser, (tutaj) obrazić
la conscience, sumienie
une tache, plama
funeste, zgubny

Le temple de Venus.

21.
enivrer, upajać

une frange, frendzla

22.
un avertissement, ostrzeżenie
convenir, przystać
une cruche, dzban
l'horreur, wstręt
le flanc, bok
ouïr, słyszeć
échevelé, z rozwianym włosom

24.
l'impudence, nieskromność
la dissolution, rozwiązłość
escarpé, urwisty
s'engourdir, drętwieć

23.
le péristyle, galerja z kolumn
l'enceinte, obwód
une génisse, jałowka
un taureau, wół
une bandelette, opaska

25.
la compassion, współczucie
empesté, zapowietrzony
le poison, trucizna
contagieux, zarażony
exécrable, niezdolny
se dissiper, rozwiać się
cuisant, gorący
le remord, wyrzut
céleste, niebiański
épuiser, wyczerpać

Idomennée donne la mort à son fils.

26.
engloutir, pochłonać
funeste, zgubiony
appréhender, obawiać się
cuisant, gorący
impitoyable, bezlitosny
garantir, ubezpieczyć
épargner, oszczędzić

27.
interprète, tłumacz
le taureau, wół
l'encens, kadzidło
infernal, piekielny
les entrailles, wnętrzności

Télémaque dispute le prix de la lutte du ceste.

innombrable, niezliczony
s'excuser, wymówić się
la lutte du ceste, walka na pięści
le ceste, rękawica żelazna.

29.
la posture, postawa
ésquiver, uchylić się
l'équilibre, równowaga
la rêne, trzęzla
les crins, grzywa
une secousse, wstrząśnienie
une offrande, ofiara
la borne, meta

28.
se dépouiller, uwolnić się
l'huile, oliwa
la lutte, szermierka
nourri, pełny
la vigueur, siła
souple, zwinny
les reins, lędźwie

30.
le désordre, rozprzężenie
la carrière, plac walki

Les trois questions des sages.

un empire, władza
s'affranchir, wyswobodzić się
les rigueurs, prześladowanie

policer, ucywilizować

31.
se dégager, uwolnić się
se récrier, wyrazić głośny podziw
le flatteur, pochlebca
confondre, zawstydzić

32.
réduire, poddać
capable, zdolny
subjuguier, podbić
se dérégler, znieprawić się
la confusion, zamieszanie
contraint, zmuszony
la licence, swawola

Mentor s'échappe avec Télémaque de l'île de Calypso.

enivrer, upoić
33.
usurper, nadużywać

ravager, burzyć
inaccessible, niedostępny
le bocage, gaj

Vengeance de Venus.

34. lescarpé, urwisty
teint, urojony
trompeur, zwodniczy

35. dérober, ukryć
conjurer, sprzysiądz się
le mugissement, pomruk
un saisissement, wzruszenie

le gouvernail, ster
se rompre, rozbijać się
uni, równy
se jouer, igrać.

36. l'erreur, pomyłka
fugitif, zbiegły
l'artifice, podstęp
une rade, przystań

Récit de Philoctète.

37. se ressouvenir, przypomnieć sobie
venimeux, jadowity
incurable, nieuleczalny
la moelle, szpik
le taureau, byk
pirouetter, wirować
la fronde, proca.
mépriser, gardzić
s'incorporer, wcielić się
l'excès, nadmiar

38. la cendre, popiół
abattre, powalić
le bûcher, stos
la massue, maczuga.

39. funeste, złowrogi.
un tourbillon, kłęb
consumer, pochłonać
la voûte, sklepienie
la coupe czara

Combat de Télémaque et d'Hippias.

40. le ceste, żelazna rękawica
querelleur, kłótlivy
frémir, trząść się
la rage, wściekłość
le sanglier, dzik
écumant pieniający się
branler, trząść
le dard, strzała
un frénétique, szalenięć
la garde, pochwa
se rompre, kruszyć się
se raccourcir, kurczyć się
le jumeau, bliźniak

41. entrelacer, spletać
l'haleine, dech
chanceler, chwiać się
ébranlée, chwiejący się
l'extrémité ostateczność
la vapeur, mgła
le nourrisson, niemowlę
la modération, umiarkowanie

42. surprendre, podejść
la confusion, zamieszanie

le pavillon, namiot
une étincelle, iskra

43.

un archer, łucznik
un frondeur, procarz

intrépide, odważny
la veine, żyła
engourdi, zdrętwiały
se roidir, sztywnieć
rallier zebrać
fugitif, zbiegły

Funérailles d'Hippias

un cercueil, trumna

44.

réduire, zamienić
la cendre, popiół
l'étoffe, tkanina
s'attendrir, rozczulać się
hautain, wyniosły

dédaigneux, pogardliwy

45.

le poids, ciężar
la grâce, wdzięk
caduc, zgrzybiały
en suspens, w niepewności

Courte durée de la jeunesse.

46.

s'épanouir, rozwijać się
flétri, zwiędnięty
foulé, zdeptyany
éclore, rozkwitać
âpre, ostry

épineux, ciernisty
un particulier, człowiek prywatny
oisif, bezczynny
réprimer, hamować
dissiper, ukrócić
la calomnie, oszczerstwo

Combat d'Adraste et de Télémaque.

47.

forcené, szalony
inévitabile, nieunikniony
cuisant, (tutaj) gryzący
le bouclier, puklerz

nouveaux, sąkаты
surprendre, zaskoczyć
ébranler, zachwiać
usurper, przywłaszczyć
rétablir, przywrócić
l'otage, zakład
principal, naczelny

48.

le glaive, miecz
la foudre, piorun
le lierre, bluszcz
un ormeau, wiąz

49.

perfide, chytły
fondre sur q., napaść na kogo

Antiope.

blâmer, ganić

50.

une inclination, skłonność
la persuasion, przekonanie
fléchir, uśmierzyć
expier, odpokutować
le présage, przepowiednia

funeste, złowrogi
une aiguille, igła

51.

se prévaloir, przeceniać
manier, kierować
réservé, powściągliwy

Chasse au sanglier.

le sanglier, dzik

52.

fougeux, rozhułkany
dompter, poskromić

séditieux, (tutaj) rozszalały
ruisseler, ciec
pesant, ciężki
ébranler, wstrząsać
le flanc, bok
la hure, łeb dzika

Cléomènes ou la victime d'un oracle.

53.

au dépens, na koszt
la prédiction, przepowiednia
le diadème, korona

54.

errer, tulać się
exclure, wykluczać
rigoureux, srog
la fortune, los
l'agilité, zwinność
le précipice, przepaść

s'affliger, smuć się
s'insinuer, przyniknąć
le pavot, mak
l'assoupissement, senność
prédire, przepowiadać
l'insulte, urąganie

56.

un sceau, pieczęć
altéré, spragniony
une embûche, zasadzka
ingénieux, zdolny

Mentor changé en Minerve.

57.

une épreuve, próba
dresser, wznosić
l'encens, kadzidło
éblouir, oślniewać
le lys, lilja
l'ambroise, ambrozja

58.

l'impétuosité, gwałtowność

oppresser, uciskać
sensible, (tutaj) widoczny
le trajet, przeprawa

59.

la profusion, rozrzutność
la postérité, potomność
la calamité, nieszczęście
l'aversion, odraza
le préjudice, szkoda
sévrer, odłączyć

Table des Matières.

Arrivée de Télémaque dans l'île de Calypso	3
La grotte de Calypso	5
Triomphe de Mentor et de Télémaque	9
Thermosiris	13
Apollon civilise les bergers de la Thessalie	14
Combat de Télémaque et d'un lion	15
La ville de Tyr	16
Télémaque en danger	19
Le temple de Venus	20
Idoménée donne la mort à son fils	25
Télémaque dispute le prix de la lutte du ceste et de la course.	27
Les trois questions des sages	30
Mentor s'échappe avec Télémaque de l'île de Calypso	32
Vengeance de Venus	33
Récit de Philoctète, Mort d'Hercule	36
Combat de Télémaque et d'Hippias	39
Incendie et combat dans un camp.	42
Funérailles d'Hippias	43
Courte durée de la jeunesse	45
Combat d'Adraste et de Télémaque	47
Antiope	49
Chasse au sanglier	51
Cléomènes ou la victime d'un oracle	53
Mentor changé en Minerve	57

Table des Matières

1. Introduction
2. La guerre de Trente Ans
3. La guerre de la Ligue
4. La guerre de Hollande
5. La guerre de Succession d'Espagne
6. La guerre de Sept Ans
7. La guerre de l'Inde
8. La guerre de l'Indochine
9. La guerre de l'Indonésie
10. La guerre de l'Inde (suite)
11. La guerre de l'Indonésie (suite)
12. La guerre de l'Inde (suite)
13. La guerre de l'Indonésie (suite)
14. La guerre de l'Inde (suite)
15. La guerre de l'Indonésie (suite)
16. La guerre de l'Inde (suite)
17. La guerre de l'Indonésie (suite)
18. La guerre de l'Inde (suite)
19. La guerre de l'Indonésie (suite)
20. La guerre de l'Inde (suite)

Druk L. Bogusławskiego, Świętokrzyska 11.

Geprüft und freigegeben durch die Kais. Deutsche Presseabteilung
Warschau, den 29. ten. VIII, 1918. T. № 11236. Dr. № 54.

143

Pour paraître:

- Narrations pour la V et VI el.
- Morceaux choisis pour la VII el. Dumas. Hugo. Mérimée.
- Cherbuliez L'Aventure de Ladislas Bolski (Extraits).
- Voltaire - Contes philosophiques.
- J. J. Rousseau. Considérations sur le gouvernement de Polog.,e.

